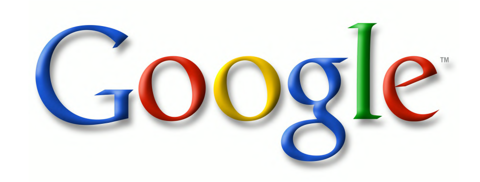
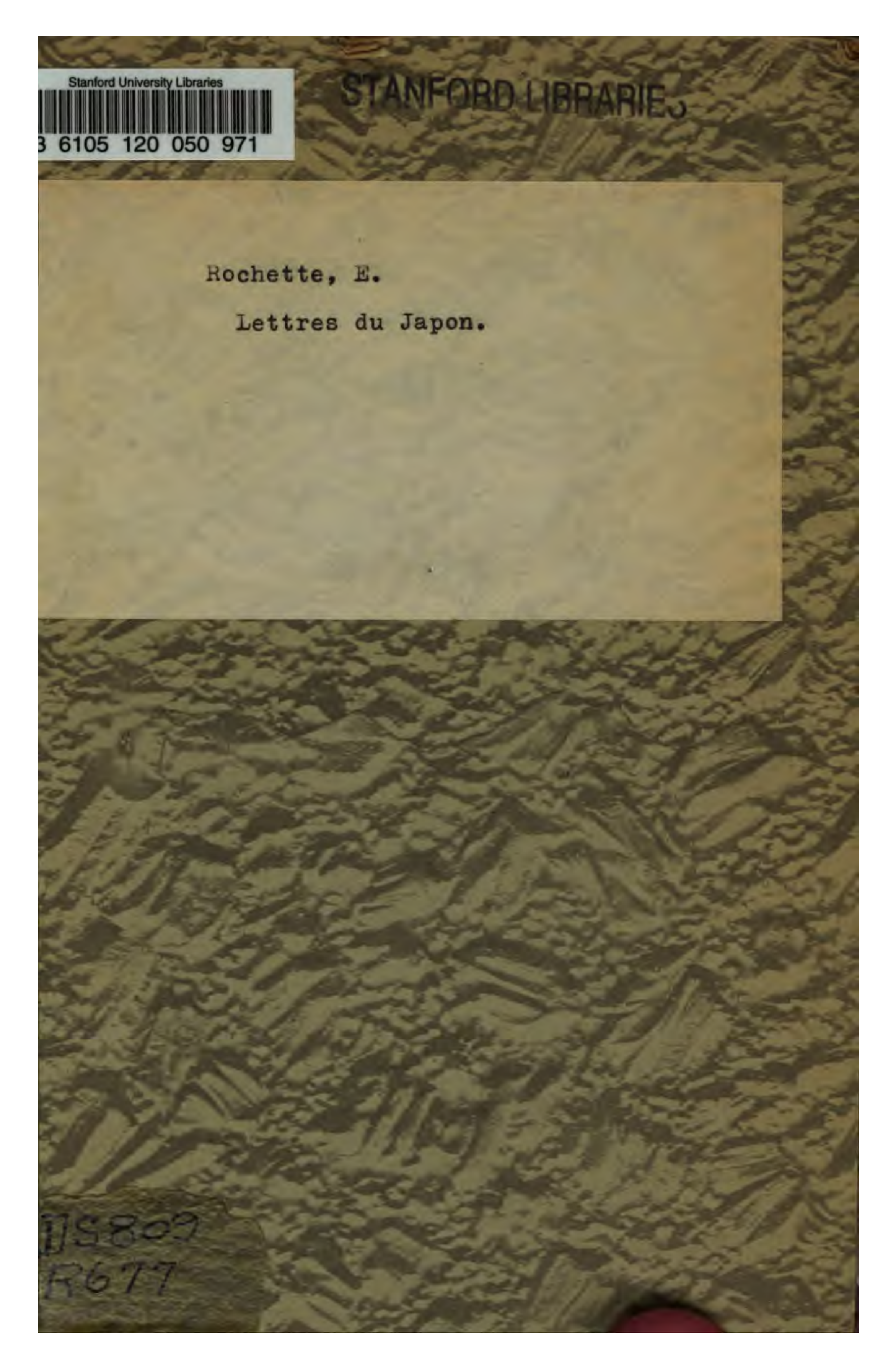
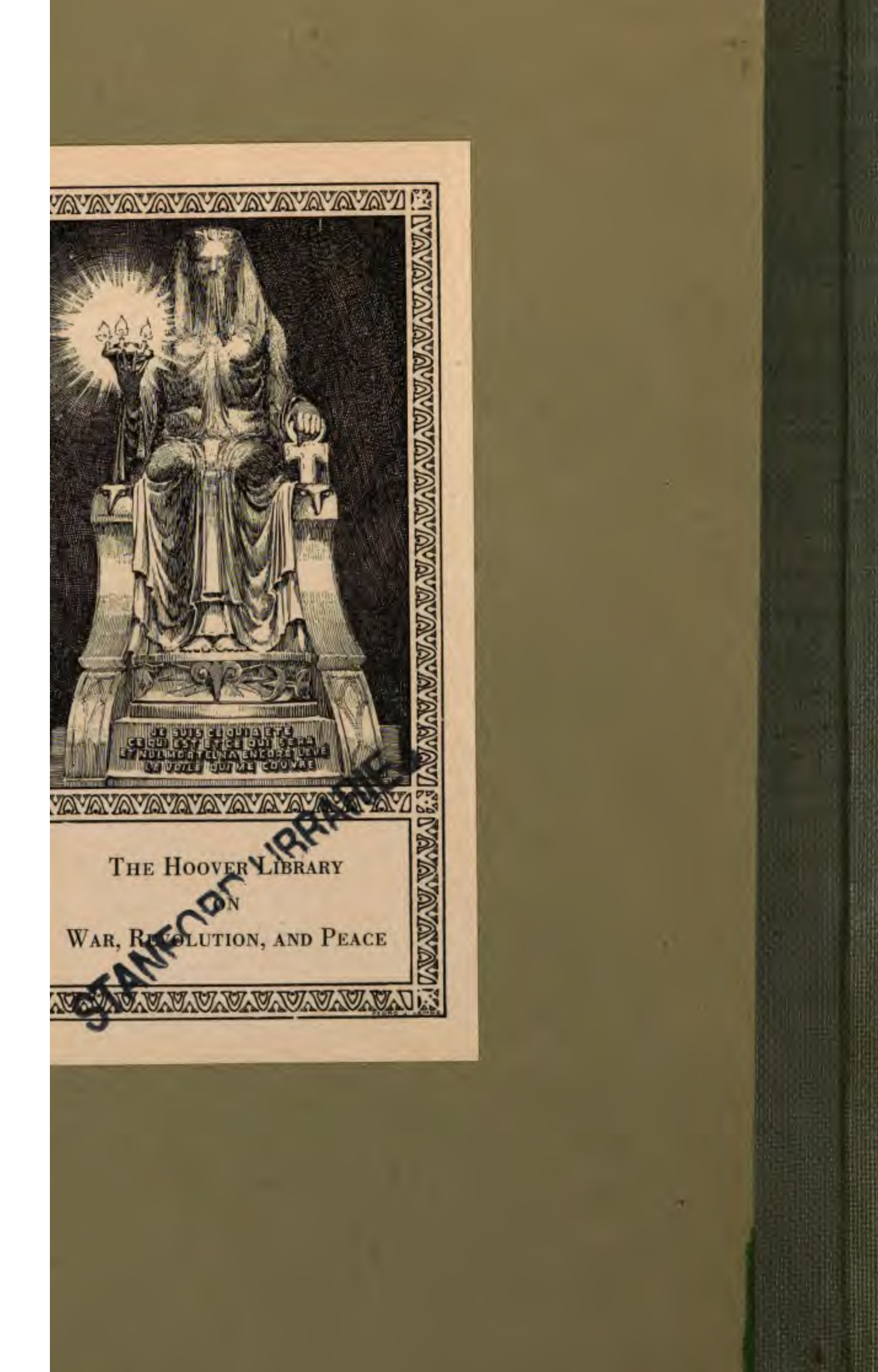


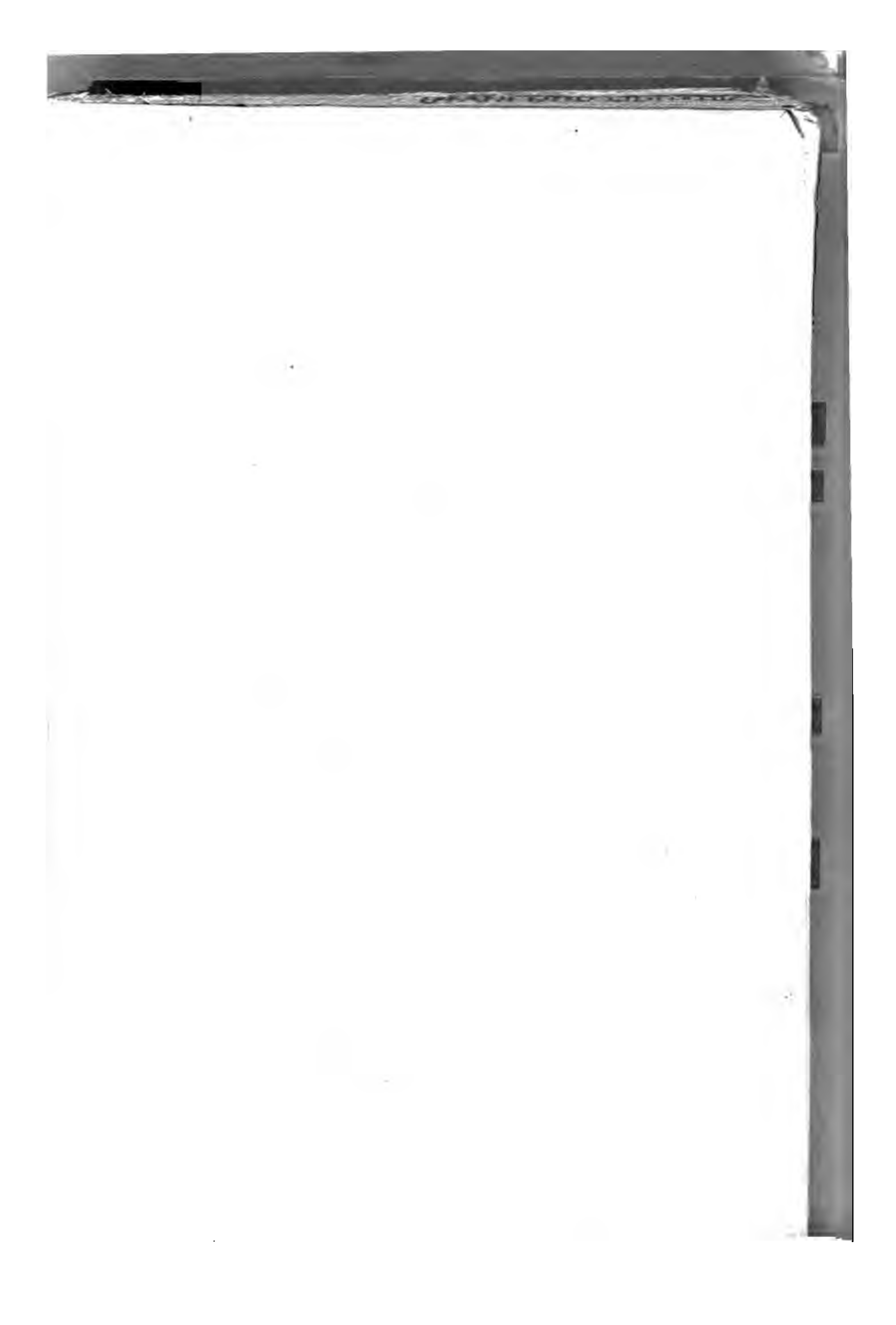

Stanford University Libraries
3 6105 120 050 971
STANFORD LIBRARIES
Rochette, E.
Lettres du Japon.
DS809
R677


JE SUIS CE QUI A ÉTÉ
CE QUI EST ET CE QUI SERA
ET NUL MORTEL N'A ENCORE LEVÉ
LE VOILE QUI ME COUVRE

EDMOND ROCHETTE

LETTRES DU JAPON

GENÈVE
IMPRIMERIE SUISSE, 6, rue du Commerce
1893



d'une baie, sur la pente d'une colline ; nous croisons des ajonques de pêcheurs, mises en mouvement par les bras vigoureux de petits hommes jaunes fort peu vêtus, coiffés de chapeaux de paille plats, grands comme des parapluies ; on entend des cris, des chants; tout paraît gai et animé.

Lorsque la nuit vient vous empêcher de jouir plus longtemps de cette nature charmante, on éprouve un sentiment de regret, mais un autre spectacle vient charmer vos regards, c'est celui de la mer phosphorescente. J'avais admiré ce phénomène sur les côtes d'Afrique, mais nulle part il n'est aussi intense que dans les eaux japonaises. Notre bateau semblait voguer au milieu d'une mer d'or, et les gros poissons dérangés par notre approche fuyaient précipitamment en laissant derrière eux comme une longue traînée de feu.

Encore deux jours de navigation et nous apercevions au loin le Foudgi-hama, la montagne sacrée, dont le cône régulier, tout couvert de neige, s'élevait majestueusement audessus de l'eau. Combien de fois ce volcan, éteint depuis bien des années déjà, n'a-t-il pas été représenté en peinture, en broderie ou sur des boîtes de laque, des paravents ; c'est le motif favori des artistes japonais.

En débarquant à Yokohama, on éprouve

presque une déception ; on s'attend à ne voir que des maisonnettes de bois et de papier, à ne rencontrer que de charmantes petites dames aux yeux en amande, drapées dans des costumes aux couleurs vives, jouant avec des éventails ou des parasols de papier, peints de sujets bizarres, tandis qu'on est accueilli à la douane, un immense bâtiment en pierre de taille et en briques rouges, par des hommes trapus et laids, vêtus à l'européenne, coiffés d'une casquette de cuir bouilli à galon jaune, qui vous invitent, dans un anglais très correct, à ouvrir vos malles et vos colis. Tout est soigneusement inspecté, et si un objet encore inconnu tombe sous la main de ces douaniers exotiques, ils vous font force questions ; poussés par un sentiment de curiosité plus que par devoir professionnel, ils veulent savoir l'utilité de l'objet, extraordinaire pour eux, son emploi, son fonctionnement, son prix, etc., etc. ; un de mes amis, qui avait un coffret garni d'appareils de photographie, fut victime de cette curiosité ; chaque instrument passa successivement dans les mains de tous les employés de la douane — ils étaient fort nombreux ; — et la visite ne dura pas moins de deux heures !

Une fois libérés, nous montons dans les fameuses djinrikshas, ces petites voitures traî-

nées par un homme, dont on vit quelques spécimens à la dernière exposition universelle de Paris, et nous arrivons au Grand-Hôtel, à l'autre bout du quai appelé le « Bund », après avoir passé devant la Banque anglaise, le Club anglais, le Club-Hôtel, quelques maisons d'habitation, toutes de forme très européenne. N'étaient ces petites voitures et les petits hommes jaunes qui les traînaient en courant de toute la force de leurs jambes, j'aurais eu de la peine à me croire en extrême-Orient ; je m'étais représenté le Japon tout autrement.

UNE FÊTE JAPONAISE

Aujourd'hui il y a une fête, un « matsouri », dans la ville japonaise ; c'est, pour moi, une belle occasion de me délasser des fatigues du voyage ; je m'installe dans une djinriksha et me fais conduire à ce « matsouri ». Cette fois, me voici bien dans le vrai Japon, tel que je me l'étais figuré ; de petites mousmés, drapées dans leurs « kimonos » (1) de couleur, ajustés à la taille par une large ceinture de soie brodée, avec un grand nœud dans le dos, circulent en plaisantant devant de petites maisons de bois, avec des portes et des fenêtres

(1) Robes en forme de toge.

de papier. Les rues sont fort étroites ; deux de ces petites voitures ont juste la place de s'y croiser ; toute la ville est illuminée par d'inombrables lanternes de papier de toutes formes et de toutes dimensions, peintes des sujets les plus bizarres. Devant les maisonnettes, des marchands ambulants ont étalé leurs marchandises sur des banquettes ; les uns sont des confiseurs, ils vendent des fleurs en sucre rouge, jaune ou blanc ; les autres offrent au public des gâteaux de riz sucré. Un marchand de souris attire particulièrement mon attention ; ses petits rongeurs tachetés de noir et de blanc, avec les pattes roses, sont emprisonnés dans des cages de bambous, petits chefs-d'œuvre d'élégance, avec des roues, des carrousels qu'ils font tourner à la grande joie des spectateurs.

Plus loin, j'entre dans un théâtre d'animaux ; les acteurs sont des oiseaux, des colibris, des cacatoès, des rats blancs, de petites souris à pattes roses, tous fort bien dressés. Ils exécutent des tours très savants sous la direction d'une petite dame japonaise enveloppée dans un superbe costume de soie rouge et bleu, richement brodé d'or et d'argent ; quand la représentation va se terminer, tous ces animaux prennent place dans un train miniature ; chacun prend son billet au

guichet, puis s'installe dans un compartiment ; on ferme les portières, le conducteur — un gros rat blanc — agite son drapeau, le sifflet retentit et le train part en jetant de la vapeur, puis la toile tombe aux applaudissements des spectateurs.

Je continue ma course à travers cette foule de petits êtres jaunes, au milieu d'un brouhaha intense et du clapottement des chaussures, qui sont des socques de bois retenues par l'orteil seulement et faisant un bruit très caractéristique en frappant contre le sol, à chaque pas. Me voici devant un bain public ; hommes, femmes et enfants prennent leurs ébats dans une petite piscine, où ils ont de l'eau jusqu'aux genoux à peine ; il n'existe aucune séparation pour les baigneurs et les baigneuses ; leur costume se réduit à zéro, le caleçon de bain n'ayant pas encore été importé au Japon. Mon entrée n'effarouche personne ; au contraire, chacun me sourit fort gentiment et je suis un objet de curiosité beaucoup plus qu'un sujet de gêne : *idginn san, idginn san* (un étranger, un barbare), disait-on en me montrant du doigt.

Plus loin, je vois une foule très agitée autour d'une grande cuve de bois dans laquelle nagent de beaux poissons rouges, jaunes et noirs. Pour deux sous on peut pêcher, mais

avec les lignes de l'établissement seulement. Celles-ci ont un fil qui casse chaque fois qu'on veut lever le poisson pris à l'hameçon. Si, néanmoins, un pêcheur est assez habile pour en sortir un sans le toucher avec les doigts, il peut l'emporter. Cet exercice paraît fort goûté ; la boutique est pleine, la foule se presse, on fait queue pour entrer.

VISITES OFFICIELLES

Les quinze premiers jours de mon séjour durent être employés à des visites officielles ; celles aux diplomates et consuls européens n'ont rien présenté de particulier. Tous ces messieurs sont installés dans de fort belles demeures, louées ou achetées par leur gouvernement ; ils ont à leur disposition un personnel nombreux. Les présentations aux dignitaires et aux autorités indigènes étaient bien plus intéressantes ; à chaque visite, il faut faire une longue série de révérences, puis débiter en souriant des compliments sans fin, fumer une cigarette et boire une tasse de thé. La conversation se fait par l'intermédiaire d'interprètes sachant dire quelques mots de français, d'anglais ou d'allemand.

Chez le consul de Chine, on me fait entrer dans une maison fort originale, moitié chi-

noise, moitié japonaise. Le consul, avec sa longue queue qui pendait le long du dos, était vêtu d'une magnifique robe de velours et de soie. Il me reçut avec les révérences d'usage; puis, après avoir relevé jusqu'au coude ses manches, comme s'il avait tenu à faire ressortir la malpropreté de son linge, il me tint un long discours en chinois, auquel je ne compris naturellement rien. Enfin arrive l'interprète, un Chinois également, avec de grosses lunettes d'or; c'est un lettré, il a entendu parler de l'Europe, il se figure à peu près où est la Suisse, il parle admirablement bien l'anglais et l'entretien devient intéressant. Un domestique du Céleste-Empire, vêtu de bleu clair, apporte des cigarettes et du thé, ce dernier dans des tasses à trois étages; si le liquide est trop chaud, on le fait passer du troisième au second étage; s'il est encore trop chaud, on le fait passer au premier; c'est très ingénieux.

Ma visite au chargé d'affaires de Corée a été un peu pénible, car l'interprète était absent; le chef de mission et ses deux secrétaires ne savaient, entre eux trois, pas un mot d'anglais, ni de français, ni d'italien, ni d'allemand; je tâchai de leur faire comprendre que je venais leur faire visite comme représentant de la Suisse, mais ils ignoraient absolument ce que ce pouvait bien être que la Suisse.

Il faudra décidément que je me mette à apprendre le japonais ; j'ai déjà pu me rendre compte que c'est une langue facile qu'on peut parler passablement après quelques mois d'étude ; quant à la lecture et à l'écriture, ce serait une trop grosse besogne ; les caractères carrés se composent de 1800 signes, et ce n'est qu'après plusieurs années de travail qu'on arrive à les connaitre suffisamment pour en tirer quelque utilité.

DANS LA CAPITALE

Toutes ces visites m'appellent fréquemment à Tokio, la capitale politique du Japon, siège du gouvernement, résidence du mikado, des ambassadeurs et des ministres ; c'est actuellement une ville de 1,531,293 habitants, avec 338,790 maisons ; quoique beaucoup moins peuplée que Londres, elle égale cette dernière en étendue ; les édifices européens sont rares et clairsemés ; on peut dire que la ville est exclusivement japonaise et, par ce fait, plus intéressante et plus pittoresque que Yokohama, qui représente le centre de l'élément commercial étranger. La population de Tokio augmente rapidement ; cette année elle compte 162,999 habitants et 24,976 maisons de plus qu'en 1890. Au milieu de la ville se trouve

une haute tour, la tour d'Asakusa (prononcez Asaxa), du haut de laquelle on a une fort belle vue sur toute la cité. Rien n'est plus amusant que de voir, au-dessous de soi, toute l'animation de ce petit peuple, toujours gai et rieur ; on domine les temples d'Asakusa, dont les grosses cloches de bronze retentissent au loin.

J'ai le plaisir de rencontrer un ami de Genève, M. John Revilliod, grand voyageur dans les pays d'Orient, qui habite la capitale depuis plusieurs mois déjà ; il sait un peu la langue du pays et me sert aimablement de guide ; après avoir visité les fameux temples de la Shiba, nous allons nous délasser dans une maison de thé, où il y a un tir à l'arc, sport favori des Japonais. Décidément les mousmés sont aimables et gracieuses ; deux jeunes personnes, Mlle Fraise et Mlle Sucre, nous reçoivent avec mille attentions et compliments ; elles nous déchaussent, car la propreté japonaise veut qu'on laisse ses chaussures à l'entrée des maisons, nous installent par terre sur des ronds de cuir, qui remplacent les chaises de nos pays, et nous apportent des arcs et des flèches. Nous sommes fort maladroits et manquons constamment le but ; ces demoiselles nous félicitent néanmoins de notre adresse ! Puis on sert le thé, dans des tasses grandes comme des dés

à coudre, sur un petit plateau de laque. Ce thé japonais est, à mon avis, très mauvais ; c'est un liquide jaunâtre, amer, qu'on boit sans sucre. Ici tout est minuscule ; les pipes que nous offrent Mlles Fraise et Sucre ont des récipients pouvant contenir une pincée de tabac juste assez considérable pour produire trois bouffées de fumée ; et, pan, pan, pan, on secoue la cendre dans un petit tube de bambou, on bourre, on rallume, et de nouveau pan, pan, pan.

Quelques jours plus tard, j'eus le plaisir de voir arriver à Yokohama MM. Alfred Du Mont et Alfred Boissier, de Genève ; dans des contrées aussi lointaines, rien n'est plus agréable que de trouver d'aimables compatriotes ; on reparle du pays natal et tous les souvenirs évoqués semblent diminuer la grande distance qui vous en sépare. Pour fêter l'arrivée de ces deux amis, nous allons assister à une représentation de « geishas » (prononcer guésha), les fameuses danseuses, au Yoshiwara, ce quartier si curieux, où les jeunes filles à marier, parées de leurs plus beaux atours, sont exposées aux passants dans des cages de bois.

Après nous être déchaussés à la porte, nous entrons dans une vaste salle sans aucun meuble. Nous nous installons sur les nattes ; chacun de nous est accompagné d'une mousmé,

qui, de ses doigts mignons, bourre et allume nos pipes et nous évente en souriant. En face de nous, de l'autre côté de la salle, les musiciens prennent place ; l'orchestre se compose de tambourins en forme de clepsydres, des kòtòs, sortes de zithers à dix-huit cordes, et de shamicens ou guitares japonaises, dont on fait vibrer les cordes au moyen d'un manche d'ivoire. Les exécutants sont de toutes jeunes filles, la musique n'est presque jamais exercée par le sexe fort. Enfin voici les geishas ; elles sont huit, admirablement bien vêtues de soieries et de broderies aux couleurs éclatantes ; leurs « obi » (ceintures), au lieu d'avoir un seul nœud derrière la taille, en ont deux sur les hanches ; la musique exécute un prélude peu harmonieux, mais fort original ; c'est un allegro très énergique avec accompagnement de chants nasillards ; puis les ballets commencent par groupes de trois d'abord, puis de six et de huit.

Ces danses ont un cachet bien oriental ; les contorsions des mains et du buste, le jeu de l'événtail, tenaient le principal rôle ; les poses étaient très gracieuses, l'ensemble à la fois plein de symétrie et de souplesse, mais les physionomies restaient impassibles, l'expression gardant un profond sérieux ; pas le plus petit sourire, pas la plus faible contrac-

tion ne passait sur ces visages blancs aux lèvres rouges, car les dames japonaises sont très fardées. Quelle différence avec nos coryphées européennes, chez lesquelles la mimique, le jeu de physionomie et le sourire jouent un si grand rôle. Plusieurs heures, qui me parurent très courtes, se passèrent ainsi et la soirée se termina par un souper japonais en compagnie des artistes. Ce repas avait certainement plus de charme pour nos yeux que pour nos palais : dans d'innombrables petits plats de porcelaine à sujets coloriés, on étalait par terre du poisson cru avec une sauce noire, des gâteaux au riz, des poivrons au sucre, des confitures au vinaigre, des algues marines confites, etc. ; dans de mignonnes petites tasses, sur des plateaux de laque, on nous servait le thé et du « saké » (liqueur de riz fermentée) ; toutes ces petites dames croquaient en riant ces friandises peu succulentes ; elles étaient parfaitement gracieuses en se servant habilement de leurs baguettes, qui remplacent, au Japon, nos couteaux et nos fourchettes ; quels éclats de rire quand l'un de nous, encore peu expert dans l'art de se servir de ces instruments, laissait échapper le morceau qu'il voulait mettre dans sa bouche.

Avant de nous en aller, nous demandons à visiter les appartements. Comme ils sont diffé-

rents des nôtres ! pas de portes, pas de fenêtres ; le tout est remplacé par des châssis de bois recouverts de papier, qui glissent sur des coulisses ; on les met et on les enlève à volonté ; point de tables et point de chaises ; les repas se font sur le plancher. Les lits sont formés simplement d'une couverture ouatée très épaisse qui se replie sur elle-même, de manière à ce qu'une partie serve de matelas et l'autre de couverture proprement dite ; l'oreiller est un chevalet de bois sur lequel la nuque seule repose ; tout le reste de la tête n'appuie sur rien, pour ne pas défraîchir la coiffure des mousmés, qui est une véritable œuvre d'art et qu'on ne fait que deux ou trois fois par mois.

VISITE A UN CUIRASSÉ CHINOIS

15 juillet.

Depuis six semaines, nous avons une chaleur insupportable ; je ne me rappelle pas en avoir éprouvé d'aussi désagréable ni en Afrique, ni aux Indes, ni même sur la mer Rouge ; l'atmosphère très lourde, imprégnée d'humidité, est accablante et malsaine.

La fête de l'Indépendance américaine, le 4 de ce mois, et la fête nationale française, le 14, ont donné lieu, à Yokohama et à Tokio,

à toutes sortes de réjouissances, de banquets et de visites officielles de félicitations dans le corps diplomatique.

Le 13, à l'occasion d'une fête japonaise, l'amiral Ting, commandant une escadre de huit cuirassés chinois qui se trouve dans la rade de Yokohoma, a donné à bord de son vaisseau-amiral une grande réception à laquelle j'eus l'honneur d'être convié. Dès neuf heures et demie du matin, un service de chaloupes à vapeur transportait les invités à bord ; ils étaient reçus, au bas de l'escalier, par un capitaine du Céleste Empire en grand uniforme, puis, sur le pont, par l'amiral lui-même, un bel homme de haute stature, cousin germain de l'empereur actuel du Petchili, et portant une grande moustache tombante ; enfin, par le ministre de Chine, lord Ly, diplomate fort aimable et d'une haute instruction, qui est fils adoptif du même empereur. Détail à noter, le secrétaire particulier de ce personnage est un Suisse, originaire de Winterthour.

Pendant l'échange des salutations, une compagnie de marins chinois présente les armes, et la musique, une fanfare chinoise, exécute un morceau de son répertoire. C'était réellement très pompeux ; le vaisseau brillamment orné et pavoisé et la variété des

uniformes faisaient fort bel effet. Ce navire est admirablement bien tenu et possède tous les instruments de guerre les plus perfectionnés et les plus redoutables ; tout l'équipage est indigène. Chacun des officiers parle une langue étrangère : l'anglais, le français, l'allemand ou l'italien. et j'ai été très surpris de voir comme ils parlaient correctement, presque sans faute et sans accent. Le buffet réunissait tout ce que l'art culinaire européen a inventé de plus fin et de plus exquis ; les vins de Champagne et les bordeaux des meilleures marques coulaient à flots et rivalisaient avec le thé et le saké.

UNE ASCENSION AU FOUDGI HAMA

20 août.

J'arrive du sommet du Foudgi hama. L'ascension de la montagne sainte, qui n'a pas moins de treize mille pieds anglais de hauteur, n'est pas précisément une bagatelle. Cet ancien volcan a eu sa dernière éruption il y a 175 ans, mais la fréquence des tremblements de terre dans la province de Suruga, où il se trouve, fait supposer qu'il existe encore dans ses profondeurs une certaine activité qui occasionnera, une fois ou l'autre, de nouvelles éruptions.

Parti en compagnie de dix Européens et de deux Japonais, nous nous rendîmes à Gotenba, petite localité au pied de la grande montagne. Le pays est toujours joli, toujours gracieux et coquet. Nous parcourons une région dont le terrain est très accidenté ; ce sont des collines recouvertes d'une épaisse verdure et d'arbres aux formes très irrégulières. Au pied des collines coulent des rivières et des ruisseaux, où des indigènes vêtus d'un mouchoir et coiffés d'un immense chapeau de paille pêchent des truites fort délicates. Ce qui frappe particulièrement, c'est l'innombrable quantité de temples ; ils sont toujours situés sur une hauteur, entourés d'arbres superbes, et l'ensemble forme un point de vue plein de poésie. A mesure que nous avançons, les collines s'élèvent, les vallées se rétrécissent, les ruisseaux deviennent des torrents bouillonnants et tombant en cascades. Nous voici dans la partie montagneuse du pays. Arrivés à Gotenba, nous commençons les préparatifs pour l'ascension ; ils sont assez longs, car il faut emporter des vivres pour trois jours et des vêtements chauds ; il y a 40 degrés centigrades de différence de température entre le pied et le sommet du mont ; nous engageons quinze coolies indigènes et autant de chevaux pour la première étape, qui doit avoir lieu en

terrain encore peu accidenté, et, à huit heures et demie du soir, par un magnifique clair de lune, notre petite caravane, composée de quatorze chevaux et de quarante-trois hommes armés chacun d'une grosse lanterne de papier peint, se met en marche à travers la forêt. Quand nous traversons des clairières, la lune est si brillante qu'on peut distinguer facilement l'espèce de chaque plante, de chaque arbre ; ce sont en grande partie des conifères, des mélèzes, des pins, des cèdres, des frênes et des chênes.

Peu à peu la végétation devient plus rare ; devant nous s'élève le mont sacré dans toute sa majesté, pareil à une pyramide gigantesque, dont la pointe est encore couverte de neige. A mesure que nous avançons, cette pointe semble s'abaisser et s'élargir. A minuit nous arrivons à un petit temple où un vieux bonze à grande barbe blanche nous donne du thé et nous vend des piques qui doivent nous être très utiles pour l'ascension. Nous licencions les chevaux et commençons à monter à pied. La marche est pénible, car le terrain est formé de scories et de laves réduites à l'état de petit gravier granuleux qui enfonce et glisse sous le poids du corps ; nous avons bien mis des « waradgis », sandales de paille tressée qu'on attache à la semelle des souliers

pour moins glisser, et cependant nous n'avançons que fort lentement. Sur la pente de la montagne il y a neuf « stations » ; à chacune d'elles se trouve une petite cahute où l'on peut se mettre à l'abri des orages et des ouragans si fréquents dans ce pays.

Au lever du soleil nous eûmes une vue magnifique, sur le Japon d'un côté et sur l'Océan Pacifique de l'autre ; mais, hélas ! l'horizon se charge de gros nuages qui auront le temps de nous envelopper avant que nous ayons atteint le sommet. Après six heures de marche, nous arrivons à la cinquième station, exactement à mi-chemin. Deux de nos camarades sont à bout de forces et renoncent à aller plus loin ; nous les laissons à la station avec un guide et des vivres, puis nous continuons. Un vent violent s'élève et avant d'atteindre la sixième station, plusieurs de nous ont déjà vu leurs chapeaux s'envoler et disparaître dans les profondeurs de la montagne. J'avais bien enfoncé le mien jusqu'aux oreilles et je venais de m'arrêter sur une crête de rocher pour voir filer celui d'un de mes compagnons, quand, soudain, une rafale plus forte que les autres vient à fondre sur nous et m'arrache mon couvrechef. Je le vis courir le long de la montagne, comme un lièvre poursuivi par les chiens, puis disparaître ; je ne l'ai plus revu. C'était

le sixième que nous perdions et nous étions encore bien loin d'avoir atteint le sommet.

Le vent devient de plus en plus fort et commence à prendre les proportions d'un ouragan. Arrivés à la hauteur des neiges éternelles, d'épais nuages nous enveloppent, on ne voit plus rien ; nous voici dans l'eau, dans la neige et dans le froid. Finalement, après seize heures d'ascension pénible, nous atteignons le sommet, transis, fatigués, mouillés comme des rats, sans avoir même la récompense d'une belle vue. Nous nous précipitons dans la cahute de la neuvième et dernière station ; elle est déjà bondée de pèlerins indigènes. La montagne sainte est un but de nombreux pèlerinages pendant les mois de juillet et d'août, les seuls de l'année où l'ascension soit possible. Chaque village ou chaque commune du Japon délègue un certain nombre d'habitants pour aller présenter ses hommages à la déesse Asama Daïdjin, qui habite le sommet de la grande montagne, et rapporter sa protection bienfaitrice. Ces pèlerins partent par bandes de vingt à trente ; ils sont tous vêtus de blanc, les jambes nues, les pieds chaussés de sandales de paille, la tête couverte d'un immense chapeau de paille de riz ayant la forme d'un couvercle de marmite. En marchant, ils agitent de petites son-

nettes destinées à attirer l'attention de la déesse et implorer sa protection pendant l'ascension.

Notre premier soin fut d'allumer du feu pour nous sécher et de mettre la dent sur nos provisions. La nuit ne fut guère reposante ; nous étions dix Européens et quarante-cinq Japonais dans une maisonnette minuscule et nous n'avions, en fait de lits ou de matelas, que des couvertures mouillées. Dès dix heures du soir, l'ouragan était dans son plein ; les rafales se succédaient presque sans interruption, faisant voler comme des fétus de paille des cailloux ayant souvent la dimension d'un rocher, qu'on entendait siffler comme des obus. Le toit de notre cabane, quoique retenu par d'énormes pierres, menaçait à chaque instant d'être enlevé ; il pleuvait dedans autant que dehors et nous avions une température de deux degrés tout au plus. A côté de nous se trouvait un petit temple shintoïste, composé d'une voûte taillée dans le roc, d'un petit autel de bois et d'une énorme cloche de bronze ; pendant toute la nuit cette cloche fut mise en mouvement par la force du vent ; elle sonnait, sonnait comme un tocsin d'alarme ; c'était réellement lugubre. Pendant trente-six heures, qui nous parurent longues comme un siècle, nous fûmes bloqués dans cette

prison étroite et malsaine ; toute tentative de sortie aurait été funeste : les cailloux volant comme des bombes nous auraient assommés avant que nous eussions pu faire vingt pas, et la force du vent aurait risqué de nous jeter dans le fond du cratère qui se trouvait à cinquante mètres de nous. Ce n'est que le lendemain, à quatre heures du soir, que, le vent s'étant un peu calmé, nous pûmes tenter de quitter notre misérable réduit. Au tournant d'une arête, une rafale épouvantable nous colla tous contre une paroi de rocher à laquelle nous dûmes nous cramponner de toutes nos forces pendant plusieurs minutes. Je m'étais enveloppé d'une couverture solidement retenue à la taille par une courroie ; le vent s'était engouffré dans les plis de ce manteau avec une telle force que j'allais être enlevé ; je dus mon salut au bras vigoureux d'un de mes camarades, un vaillant officier de l'armée d'Afrique, qui me tendit une main secourable.

Enfin, après mille craintes et mille périls, nous arrivâmes dans la nuit au petit temple au pied du Foudji, où le même vieux bonze à barbe blanche nous offrit du thé, et, douze heures après, nous rejoignions nos pénates.

Arrivés à Yokohama, nous trouvons les arbres déracinés, des maisons renversées et le

quai fort endommagé ; pendant que le vent nous bloquait au sommet du Foudgi, un typhon comme on n'en avait pas vu depuis 1871 ravageait les côtes du Japon et faisait des dégâts considérables sur terre et sur mer. La jolie ville de Kobé avait été particulièrement maltraitée.

Dans les villes, dès qu'il commence à faire nuit, on entend dans les rues deux notes aiguës, sifflées dans un double tube de bambou, « do sol, do sol ». Ce sont les masseurs qui passent ; ils sont tous aveugles et fort nombreux, car la petite vérole, qui sévit à l'état endémique, détruit très souvent la vue de ceux qu'elle atteint.

En entendant ce « do sol, do sol », je prêtais l'oreille et j'entendis un masseur qui chantait dans sa langue : « Pour vingt sous, je masse des pieds à la tête. » L'idée me vint qu'une séance de massage me remettrait des fatigues d'une si longue ascension ; je hélai cet aveugle. Je fus enchanté de mon idée et de son résultat. Cet artiste se mit à jouer du piano sur tout mon corps, prenant mes membres enraidis, les manipulant par des gammes en triples croches, puis les tapotant avec la paume des mains ; mes muscles fatigués se détendaient et se reposaient. Je dormis en-

suite d'un profond sommeil et le lendemain j'étais totalement remis de cette course aventureuse.

15 septembre.

J'avais attendu impatiemment le mois de septembre, espérant qu'il nous amènerait un peu de fraicheur. Mais, hélas ! la chaleur est encore plus forte. Puis, le choléra, qui fait chaque année son apparition avec l'été, sévit cruellement dans toutes les classes de la population, faisant un nombre considérable de victimes.

Les nuits, passées sous une épaisse moustiquaire qui empêche la circulation de l'air, sont particulièrement pénibles. L'éventail est devenu indispensable, et cet instrument qui, chez nous, est une simple parure pour les dames, est ici en grand usage aussi chez les hommes. La plus grande chaleur du jour commence tout de suite après le lever du soleil et dure jusque vers 10 heures du matin ; de 10 heures à 3 h., il souffle ordinairement une petite brise, et de 3 à 7 h., il fait de nouveau une chaleur lourde et humide.

Le plus beau moment de la journée est celui où, le travail fini, on peut aller se plonger dans la mer ; je partage, avec quelques amis, une petite maison de campagne au bord de

l'eau, à cinq kilomètres de la ville, où nous allons nous baigner et passer nos soirées et nos moments de récréation; là, nous trouvons un peu de fraicheur. Ces jours derniers, il y avait, sur les côtes, des vols considérables de libellules; toute la population indigène, armée de filets à papillon, était à la chasse de ces gracieux insectes, qui ont ici des couleurs beaucoup plus vives que chez nous. Lorsque nous allions prendre notre bain, rien n'était plus drôle que de voir hommes, femmes et enfants, vêtus seulement de tatouages, courir et sauter, cherchant à attraper des libellules.

Je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'il existe au Japon, beaucoup de voleurs, très habiles, pleins d'audace et d'expérience. Bien des étrangers dorment avec un revolver chargé sous leur oreiller. Je n'ai jamais aimé ces instruments, dangereux surtout pour ceux qui les portent, et dans aucun de mes nombreux voyages je n'ai été armé de la sorte; par prudence, j'ai suspendu à côté de mon lit un grand sabre tranchant; c'est sur lui que je compte pour me défendre, en cas de besoin.

LES GRANDES MANŒUVRES AU JAPON

23 octobre 1892.

Ensuite d'une invitation spéciale du ministre des affaires étrangères et du ministre de la guerre, je viens d'assister, comme officier étranger, aux grandes manœuvres annuelles de la garde impériale. Ces quelques jours passés au milieu des troupes du mikado me laisseront le plus ineffaçable souvenir.

Les manœuvres avaient lieu à Foudgi-Sawa, petite ville de l'intérieur, à une centaine de kilomètres de Tokio. J'avais, dès la veille, envoyé mon cheval et mon domestique et je me rendis moi-même au quartier général, par chemin de fer. A mon arrivée, je suis reçu par un petit major nippon qui parle très bien l'allemand. Il m'annonce qu'il est attaché à ma personne, pour toute la durée des manœuvres, et que le général en chef a fait insérer, dans l'ordre du jour, que toutes les facilités doivent m'être accordées par les officiers pour voir les choses dans les plus grands détails. Il me conduit ensuite à mon logement ; c'est une charmante maisonnette, qui appartient évidemment à une famille notable de l'endroit, car tout y est de premier choix, « itchiban » (numéro un), comme on dit dans le pays.

Tous les gens de la maison, agenouillés, me font des révérences sans fin, les mains étendues à terre, le front touchant le sol. On me conduit pompeusement à ma chambre, qui a été parée de chrysanthèmes, de fleurs d'automne et de beaux paravents brodés d'or et de soie. Le tout est d'une propreté admirable ; les nattes sont blanches, les papiers tout neufs. On m'apporte un réchaud avec des charbons ardents, du thé dans une ravissante théière de porcelaine d'Owari, des pipes et du tabac ; puis les gens se retirent, en saluant encore, toujours en aspirant bruyamment l'air entre les dents, ce qui est le signe d'un grand respect. Les châssis glissent sans bruit dans leurs rainures et je me trouve seul avec une charmante mousmé, attachée à mon service « par ordre supérieur » ; ainsi le veut l'hospitalité japonaise. Cette petite dame est parée de son plus beau costume, sa coiffure, véritable objet d'art, vient d'être faite ; son obi ou ceinture de satin brun brodé de grands dragons d'or est d'un effet charmant.

Le petit major reparaît : il m'apporte tous les ordres du jour, les plans de dislocation, les suppositions tactiques, les rapports sur les positions occupées, les cartes et les croquis. Il me traduit ces documents ; nous les avons étalés par terre et les étudions soigneusement, étendus nous-mêmes sur les nattes.

La mousmé avait disparu ; elle a ordre de ne jamais me laisser seul, mais, dès que j'ai une visite, elle s'esquive discrètement. A peine le major avait-il disparu avec ses cartes et ses documents, que les châssis glissent, et la voici de nouveau... Mais il est tard et je me décide à la congédier très poliment en lui disant : « Joroshi, aringato saïonara », — c'est bien, merci, je n'ai plus besoin de vous, bonsoir — et elle se retire en me faisant une révérence, mais celle-là moins longue et moins gracieuse que les précédentes !

Je demande alors mon lit; on m'apporte des « ftons », grandes couvertures ouatées, très moelleuses, tout en soie et en satin de belles couleurs, qui servent à la fois de matelas, de draps et de couvertures, et comme oreiller un petit chevalet de bois ; je m'établis tant bien que mal et m'apprête à dormir, non sans penser aux bizarreries du sort ; il y a juste un an, j'étais avec mon escadron aux grandes manœuvres de l'armée suisse, dans les belles vallées de la Gruyère, et aujourd'hui, aux antipodes de mon pays, je vais assister aux évolutions de la garde impériale du Mikado.

Au lever du jour, la première personne que je vois est la mousmé m'apportant le « tscha », le thé traditionnel, mais elle a l'expression

toute triste, la pauvrette, comme quelqu'un dont l'amour-propre a été blessé. Néanmoins, comme elle a reçu l'ordre de me servir, elle est de nouveau aux petits soins, mais en faisant une moue très significative !...

Bien curieuses, ces mœurs japonaises !...

Ensuite arrive le petit major ; il vient me prendre pour me présenter officiellement au général en chef. A peine cette présentation est-elle terminée, que je vois arriver l'empereur, le Mikado lui-même à cheval, en costume de général français, suivi de tout un brillant état-major, de princes, de généraux et de hauts fonctionnaires de la cour. Après ce cortège imposant suivent une série de voitures dans lesquelles se trouvent l'impératrice, les petites princesses et les dames de la cour, dans leurs plus beaux atours.

Je me mets alors en selle et suis le cortège qui se rend sur le terrain des manœuvres. Arrivées sur une hauteur de laquelle on dominait toute la contrée, les voitures s'arrêtèrent, et les petites dames durent descendre. Comme elles auraient été mignonnes et gracieuses en costume japonais, mais, hélas ! elles étaient affublées de nos vêtements européens qu'elles ne savent pas porter et qui leur vont si mal. Il s'agissait pour elles de traverser un pré encore humide de la rosée du ma-

tin : alors, sans arrière-pensée, chacune d'elles prend, des deux mains, ses jupes et les relève... mais les relève, honni soit qui mal y pense ! jusque bien au-dessus du genou, et les voici sautillant, non sans grâce, dans l'herbe humide, avec une bonne humeur et une gaieté enfantines.

J'avais de la peine, je dois le dire, à comprimer un éclat de rire ; néanmoins je gardai un sérieux imperturbable, car je sentais que, bien malgré moi, j'attirais l'attention par mon uniforme étranger et par ma taille, qui dominait celle de tous ces petits personnages.

Après avoir parcouru, à cheval, toutes les positions des deux armées ennemies, je revins sur l'éminence où se trouvait S. M. l'empereur, avec tout son état-major et sa suite. Les mouvements commencèrent et pendant plusieurs heures ce furent des escarmouches, des attaques, des contre-attaques, etc. Je m'abstiendrai aujourd'hui d'entrer dans les détails de ces manœuvres, cela m'entraînerait trop loin : je me bornerai à dire que tout se passa avec beaucoup de précision et de rapidité, mais je ne pus m'empêcher de croire que tout avait été arrangé d'avance pour offrir aux souverains et à la cour un spectacle amusant, car la grande mêlée générale se trouva avoir lieu précisément à leurs pieds.

Après la cessation des feux, l'empereur se retira sous sa tente, et tous les officiers se rendirent au quartier général, où l'on me présenta au ministre de la guerre, au commandant de la garde impériale, le prince Komatsou Nomyia, neveu du Mikado, aux commandants des deux corps d'armée adversaires, etc., puis on forma le carré pour la critique. Quand tout fut prêt, on alla chercher l'empereur. Le voici qui s'avance à pas lents ; on le conduit au milieu du carré ; tout le monde salue et s'incline ; Sa Majesté croise ses mains sur sa poitrine, fait un petit signe de la tête, et la critique commence. Comme elle a lieu en japonais, je n'y comprends que peu de chose. J'observe le souverain du pays du Soleil levant, dont je suis éloigné de quelques pas seulement. Il a l'air absolument impassible, ses yeux sont fixes et semblent ne rien voir, car l'étiquette japonaise veut que le Mikado, qui est considéré et qui se considère lui-même comme un demi-dieu, ait le regard d'une fixité absolue pendant les cérémonies.

Après la critique, il se retire sous sa tente, et quelques instants plus tard on vient me dire que Sa Majesté va me recevoir. J'avais eu à peine le temps de m'étonner de cette nouvelle inattendue que j'étais introduit dans la tente impériale : je me trouvais en face du

Mikado ! Le moment était solennel et me parut imposant. L'empereur me fit un signe de la tête assez gracieux, mais ses yeux et son visage ne furent empreints d'aucune expression. Après avoir fait les trois révérences d'usage, je me retirai en devant me baisser très bas pour sortir de la tente, qui était faite pour des hommes de petite taille. Je venais d'être l'objet d'un très grand honneur [1].

Pendant ce temps, les troupes s'étaient rangées pour la revue ; l'empereur passa devant le front, au pas d'abord, puis au petit trot ; son cheval était toujours soignement tenu par deux piqueurs à pied ; la suite était formée de deux écuyers fumant tranquillement un gros cigare, puis d'un petit détachement de lanciers et de l'état-major. Les troupes avaient une tenue correcte et faisaient bonne impression.

[1] Moutsou-Hito, « l'homme conciliant », le tenno ou mikado actuel, est né le 22me jour du 9me mois japonais, soit le 3 novembre 1852 ; il succéda à son père Komei Tenno, en 1867, et épousa Harou-Ko, la fille de feu Tadaka Daïdsin, de la maison Foudjivara Itchidgo, née le 17me jour du 4me mois, 28 mai 1850, qui n'eut jamais d'enfant. L'héritier présomptif du trône, Yoshihito Shinno Harou No Muja (le prince Printemps), né le 31 août 1877, est issu d'une favorite de l'empereur.

Après la revue, retour à Foudgisawa, où, pour l'après-midi, je m'esquivai afin de pouvoir m'offrir un repas européen que j'avais eu soin d'apporter avec moi, car je ne suis pas encore très fanatique des mets japonais, qui se composent généralement de riz bouilli, sans sel, et de poisson sec ou cru. Ce petit lunch se passe paisiblement dans ma chambrette, en compagnie de la jeune mousmé, qui semble très étonnée de me voir sortir d'une petite valise du pain, des sandwichs, un morceau de pâté, une bouteille de whisky, etc. Mais le comble de son ahurissement fut lorsque je mis un morceau de sucre dans une tasse de thé qu'elle m'offrait, ce qui ne se fait jamais au Japon ; je venais certainement de commettre un très grand sacrilège ! Je crus lui faire plaisir en lui offrant un biscuit ; n'osant pas le refuser, elle le prend d'un geste indécis, goûte du bout des lèvres et s'incline. Par politesse elle a l'air de trouver très bon, mais je suis sûr que cela lui semble détestable, car elle sort de sa manche, dont un pli forme poche, un petit morceau de papier dans lequel elle enveloppe le biscuit, comme si elle devait le manger plus tard ; il aura été plus probablement jeté avec dédain.

Après quelques pipes (toujours des pipes japonaises, dont le récipient est microscopi-

que et contient juste assez de tabac pour faire trois bouffées et, pan, pan, pan, on secoue la cendre dans un tube de bambou et on rebourre), je me mets en grande tenue pour aller assister au banquet des officiers, fort anxieux de savoir ce que sera ce repas japonais.

Toute la ville est pavoisée, décorée, enguirlandée, partout des arcs de triomphe, des trophées aux formes les plus bizarres, mais ne manquant jamais de grâce. Le banquet a lieu dans la maison de l'école — car il y a beaucoup d'écoles au Japon — entourée d'un jardin où on a allumé des torches sur des trépieds élevés. Le repas est servi par une armée de charmantes petites mousmés; on a eu la gracieuseté de me mettre à la place d'honneur, entre le gouverneur de Kanagawa, qui parle l'anglais, et le chef de l'état-major général, qui converse avec moi par l'intermédiaire d'un interprète, un jeune lieutenant, parlant très correctement l'italien. Chacun trouve à sa place une boite, soigneusement enveloppée et ficelée de rubans de couleurs; je crus que c'était une boite de cigares, mais, lorsque je l'ouvris, je fus fort surpris d'y trouver, quoi ?.... le dîner lui-même, composé de viande hachée en petits morceaux, de tranches d'huitres sur des petits pâtés de riz, de

carottes coupées en étoiles et un kaki (fruit de la grosseur d'une pomme, à peau lisse, de couleur orange). On m'avait comblé de prévenances en me donnant un couteau et une fourchette européens (où avait-on bien pu les trouver ? ce sont des instruments presque inconnus dans l'intérieur du pays !); mais, comme j'avais appris à me servir des baguettes, je repoussai dédaigneusement ces objets européens et me mis à manger avec les baguettes japonaises, ce qui eut un immense succès et me valut les applaudissements et les félicitations de mes voisins.

Pendant ce temps, une excellente musique jouait les meilleurs morceaux de son répertoire ; le chef d'orchestre vient me demander quel morceau je désire qu'il fasse exécuter ; je demande la marche d'ouverture du *Tannhæuser* ; on me la joue parfaitement bien.

La soirée s'est terminée par de fortes libations de saké, dont les effets ne tardèrent pas à se faire sentir ; au bout de peu de temps, tout le corps des officiers, y compris les généraux, maréchaux, etc., sautillait fort joyeusement autour des torches. Ici, ma tâche devint difficile et je dirai même pénible ; j'ai horreur du saké, qui a l'odeur et le goût de l'esprit de vin, et, pour être poli, il me faut boire et trinquer avec tous les convives. A

chaque instant venait un officier, disant : « Monsieur, je parle français, je veux boire avec vous. » — « Bien volontiers, monsieur, à votre santé ! » et il fallait vider son verre. Puis un autre : « Mein Herr, ich spreche deutsch, ich will mit Ihnen trinken », et il fallait vider encore un verre. « I speak english and wish to drink with you, sir. » — « Signor, io parlo l'italiano, beviamo un bicchier assieme, » disaient un troisième et un quatrième, et chaque fois c'était un verre de saké à avaler.

Les jeunes filles du village, vêtues de leurs plus beaux kimonos, nous donnent une sérénade et chantent d'une voix nasillarde et monotone des chœurs peu harmonieux, mais très originaux.

Comme la nuit est dejà fort avancée et que le saké commence à me rendre la tête un peu lourde, je profite de ce que l'attention est occupée par ces jeunes chanteuses, pour disparaître, pour « filer à l'anglaise », comme on dit chez nous, laissant les généraux, maréchaux, colonels, etc., sautiller et s'agiter autour de la musique, à la lueur des torches. En rentrant, je suis reçu par la mousmé, qui me présente une assiette de kakis et deux bouteilles de bière, envoyées pour moi par le commandant en chef avec sa carte de visite, et... un bouquet de chrysanthèmes de la part

d'une dame !... Je n'ai jamais pu savoir laquelle... Peut-être était-ce une des petites princesses dont j'avais vu la jarretière le matin.

Le lendemain, après avoir été prendre congé des officiers qui m'avaient si aimablement reçu, je rentrai à Yokohama, n'ayant peut-être pas appris grand'chose au point de vue militaire, mais ayant fait un grand pas dans la connaissance des mœurs japonaises et rapportant des grandes manœuvres de la garde impériale un souvenir ineffaçable.

L'armée de terre comprend environ 247,000 hommes ; le service dure théoriquement trois années; mais, en réalité, au bout de douze mois, les recrues ne font plus qu'un service de réserve. La cavalerie est fort peu nombreuse; elle ne comprend guère qu'un régiment de deux escadrons faisant partie de la garde impériale ; le Japon est formé presque entièrement de montagnes et de rizières, soit d'un terrain absolument impraticable pour cette arme, qui est employée, du reste, seulement comme escorte de l'empereur, de l'état-major et des officiers supérieurs. Les officiers et les cadres reçoivent leur instruction à l'académie militaire, à l'école des sous-officiers et à l'école de tir et de gymnastique.

Chaque année, un certain nombre d'officiers sont envoyés dans les armées régulières d'Eu-

rope pour y faire des stages. Beaucoup d'officiers étrangers, allemands, français ou anglais, étaient employés autrefois par le gouvernement du Mikado comme instructeurs, mais ce système semble avoir été abandonné, car, actuellement, l'armée japonaise n'a à son service qu'un seul officier étranger (allemand), qui est professeur à l'académie militaire.

L'armée semble bien disciplinée, instruite et entraînée ; les soldats sont robustes, agiles et d'un approvisionnement des plus faciles : des rations assez faibles de riz, de poisson et de thé leur suffisent.

La tenue réglementaire est l'uniforme allemand pour la troupe et l'uniforme français pour les officiers.

L'équipement est à peu près le même que celui de notre armée suisse. Le fusil, introduit par le colonel japonais Muratta, qui fut un visiteur assidu de notre fabrique d'armes à Thoune, il y a une dizaine d'années, est une copie combinée du vetterli et du chassepot, en plus petit, plus léger, mais pas à répétition. Les pièces d'artillerie sortaient, en majeure partie, des fabriques Krupp, mais actuellement presque toutes les armes sont fabriquées au Japon même, au grand arsenal d'Osaka.

La marine comprend 34 navires de guerre

(représentant 53,000 tonneaux), avec 198 canons et environ 6000 hommes. La position insulaire du Japon le forcera dans l'avenir à augmenter plutôt le budget de la marine que celui de l'armée de terre.

UN TREMBLEMENT DE TERRE

27 octobre.

Nous voici dans la saison des tremblements de terre ; nous en ressentons à chaque instant, et quelquefois d'assez violents, presque toujours pendant la nuit ; on se sauve des maisons ; les enfants crient, les chiens aboient et les chevaux hennissent. C'est absolument lugubre et impressionnant.

28 octobre.

Je suis encore tout ébranlé de la terreur que nous avons eue ce matin. A 6 h. 40, un roulement de tonnerre souterrain se faisait entendre et, immédiatement après, le sol était secoué avec une violence effroyable. Je voulus me précipiter hors de ma chambre, mais je perdis l'équilibre et fus roulé à terre ; tout craquait, gémissait ; un bruit épouvantable me fit croire que ma maison s'écroulait ; c'était celle d'un voisin, écrasée par la cheminée

d'une usine qui s'effondrait avec fracas. Pendant 60 secondes, qui parurent longues comme un siècle, nous fûmes secoués de la sorte; maintenant, nous ne vivons plus que dans l'inquiétude ; à chaque instant, on ressent de nouvelles secousses et, s'il revenait un tremblement de terre de la violence de celui de ce matin avant qu'on ait eu le temps de consolider, de grands désastres seraient inévitables.

29 octobre.

Nous apprenons que tout le centre du Japon a été ravagé par les mouvements du sol ; des villes entières sont détruites, des milliers de personnes tuées, enfouies sous les décombres, toutes les communications sont interrompues. Les nouvelles complémentaires arrivent de toutes parts et grossissent à chaque instant le nombre des morts.

3 novembre.

Voici la liste officielle des dégâts produits :
105,040 maisons totalement détruites.
52,436 maisons partiellement détruites.
5,562 maisons brûlées.
7,248 personnes tuées.
11,635 personnes blessées.

Sur de grands espaces, le terrain s'est affaissé de plusieurs mètres ; dans certaines régions, le sol s'est ouvert en crevasses insondables ; toutes les lignes de chemins de fer sont détruites, ainsi que tous les travaux d'art, ponts, chaussées, lignes télégraphiques, etc.; il faudra des années pour les rétablir.

Il y a quelque temps, en examinant à Yokohama, chez un ami, une collection de vieilles gravures sur bois, j'en découvris une représentant la ville de Zoug, en Suisse, après un violent tremblement de terre qui eut lieu il y a 458 ans. Au bas de cette gravure se trouve la notice suivante :

« Le 4 mars 1435, les rives du lac de Zoug « furent ébranlées par un tremblement de « terre ; les murailles de plusieurs maisons « furent lézardées, une partie des habitants « prit la fuite, les autres restèrent. A cinq « heures du soir, un bruit sourd se fit enten- « dre, le sol fléchit et deux rues de la ville de « Zoug disparurent dans les eaux du lac, avec « leurs tours et murailles d'enceinte. Soixante « personnes périrent, parmi lesquelles l'a- « voyer Kolin et le chancelier Wikard. Le fils « de ce dernier, Adalric, fut sauvé dans son « berceau. Tous les confédérés témoignèrent « aux Zougois leur commisération. Zurich se

« hâta de leur envoyer des vêtements et des « provisions de toute espèce. »

Le Japon n'est donc pas le seul pays à être visité par des tremblements de terre, mais il en a comme la spécialité.

L'ANNIVERSAIRE DU MIKADO

4 novembre.

Hier, c'était l'anniversaire du jour de naissance du Mikado ; à cette occasion, de nombreuses fêtes avaient lieu dans la capitale. Le matin, à huit heures, il y avait une grande revue de toute la garnison de Tokio. Seize mille hommes y prenaient part ; ces troupes, bien astiquées et bien alignées, avaient assez bonne apparence dans leur ensemble, mais la petite taille des hommes et des chevaux leur donne un aspect peu martial. L'empereur était suivi du petit prince impérial, âgé de douze ans, en grand uniforme de lieutenant de la garde, qui montait un poney haut comme un mouton, soigneusement tenu par un piqueur à pied. La suite et l'état-major étaient fort brillants, et, au milieu de tout cet or et de toutes ces chamarrures, mon uniforme d'officier de cavalerie suisse devait paraître bien simple et modeste, mais je devais faire

à tous ces petits hommes jaunes l'effet d'un géant. Déjà haut perché sur un demi-sang américain de grande taille, comparativement aux chevaux japonais, je dominais la foule ; je n'avais pas lieu de m'en plaindre, car je pouvais voir dans tous ses détails un spectacle unique que je n'oublierai pas de longtemps.

Le soir, grand bal officiel donné par le ministre des affaires étrangères, à l'hôtel Impérial, superbe édifice de grande dimension et de style européens. Tout était fort bien décoré, les buffets admirablement servis, et la salle de danse fort animée ; les portes et les fenêtres étaient ouvertes et, dans le jardin, on lançait des feux d'artifice réellement magnifiques, car l'art de la pyrotechnie est fort avancé au Japon. Le vicomte et la vicomtesse Enomotto Takéaki recevaient gracieusement les invités, sur le seuil de la porte ; beaucoup de brillants uniformes et une quantité de dames nippones en costume national. Elles s'étaient faites aussi belles que possible ; leurs visages étaient couverts de fard blanc et les lèvres de rouge. C'était plein de cachet local, mais je ne peux pas dire que ces petits personnages féminins fussent bien à leur place dans une grande salle de bal de style européen ; il faut les laisser dans leurs maisonnettes de bois et de papier, assises par terre sur des nattes,

entourées de leurs pipes, de leurs cendriers, leurs shamiçens ou guitares japonaises, et leurs petits services à thé ; ainsi elles sont mignonnes et gracieuses, mais au bal (au bal comme nous l'entendons), elles sont un peu grotesques, ne sachant pas s'asseoir sur nos meubles, marchant les pieds tordus en dedans, ce qui est le signe distinctif des femmes de haut rang.

Quelques petites princesses et dames de la cour dansaient des valses, des mazurkas, des quadrilles ; je vous laisse juger des scènes amusantes que cela produisait !

Le coup d'œil le plus drôle était encore celui du buffet ; je vis un brillant officier de l'armée du Mikado mêler dans une même assiette de la crème au chocolat, du poisson en mayonnaise, de la compote de fraises et des pâtisseries, puis sortir gravement de sa poche une paire de baguettes au moyen desquelles il avala tout ce mélange, en tenant l'assiette à la hauteur des lèvres. Comme on était très bousculé, son nez plongeait à chaque instant dans l'assiette et en ressortait garni de crème ou de confiture, ce qui l'amusait parfaitement. Ceci est un exemple entre cent, et j'aurais bien à faire de raconter toutes les choses bizarres que j'ai vues pendant cette soirée.

Le lendemain, il y avait des courses de che-

vaux ; les Japonais sont passionnés pour ce genre de sport. Les chevaux du pays sont de très petite taille, ils ont une grosse tête et peu d'intelligence. J'ai voulu apprendre à ma monture japonaise à franchir des obstacles, mais je ne suis arrivé à un résultat satisfaisant qu'après bien de la peine et des chutes souvent fort dangereuses. Samedi dernier, nous avions roulé si violemment à un fossé que, pendant près d'une demi-heure, l'homme et le cheval restèrent sans connaissance, étendus par terre.

On importe depuis quelques années une grande quantité de poneys chinois ; ils sont robustes, portent facilement, malgré leur petite taille, un cavalier lourd et sautent des obstacles très sérieux avec beaucoup d'adresse et de sûreté.

LA FÊTE DES CHRYSANTHÈMES

12 novembre.

Ce mois est riche en festivités ; cela distrait agréablement les esprits très énervés par les tremblements de terre, qui deviennent de plus en plus fréquents. Il n'est pas de nuit qu'on ne doive se sauver de sa demeure ; beaucoup d'incendies résultent de cet ébranlement des

maisons, et le tocsin d'alarme, dont les cloches sont en face de ma demeure, fait entendre chaque nuit, chaque jour, sa voix lugubre. — J'arrive de Tokio, où j'ai assisté à la fameuse fête des chrysanthèmes. Elle avait lieu au palais impérial du célèbre parc d'Akasaka, sous forme de garden party, en présence de Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice.

Il est impossible d'imaginer un parc plus poétique, plus gracieux que celui-ci. Comme dimensions, il rappelle ces beaux parcs qui font la gloire de l'Angleterre ; mais les fleurs y sont plus coquettement rangées et la végétation y est plus riante. On circule dans d'étroites allées, traversant sur des ponts rustiques des étangs aux formes irrégulières, où des milliers de canards mandarins prennent leurs ébats. Dans l'eau, des poissons jaunes, rouges, blancs et noirs nagent entre des fleurs de lotus, des lys et des nénuphars ; des pins séculaires contrastent par leur feuillage sombre avec la couleur vive et gaie d'une sorte d'érable dont les feuilles sont rouges en automne.

Dans ces endroits enchanteurs, tout un beau monde de diplomates, de militaires et de nobles est rassemblé, circulant dans les allées bordées de serviteurs, de laquais, de plantons et de gardes, en grand uniforme,

qui vous saluent respectueusement au passage. A l'entrée, il a fallu présenter sa carte d'invitation, et, avant qu'on vous laisse franchir le seuil du palais, elle a été l'objet d'un examen et d'un contrôle sévères. Au milieu du parc, on arrive sur une petite colline, où, sous de grandes tentes, les « kikous », les fameux chrysanthèmes, sont exposés avec art ; ils sont magnifiques et font l'admiration de chacun. Après quelques instants, la musique joue l'hymne national et Leurs Majestés arrivent, escortées de leur suite. Le Mikado d'abord, en uniforme de général, l'air impassible, les pieds tordus en dedans, c'est un signe de distinction, passe lentement au milieu des profondes révérences de tous, auxquelles il répond par un mouvement presque imperceptible de la tête, les yeux fixes, regardant on ne sait pas quoi ! rien, probablement. Quelques pas après, l'impératrice, mignonne, à l'air intelligent et éveillé, mais petite comme une vraie Japonaise, vêtue malheureusement à l'européenne, ce qui la faisait paraître encore plus petite. Pourquoi donc, ô dames du pays du Soleil levant, vous affublez-vous de nos costumes qui vous vont si mal, tandis que les vôtres vous vont si bien ! Sous prétexte de progrès dans la civilisation, vous nous imitez,

mais vous avez le talent malheureux de prendre de nous ce qui ne vous convient pas.

Le cortège impérial, suivi de tous les invités, défile devant les fleurs auxquelles nous devons cette fête, puis on passe à un splendide buffet où l'on trouve tous les produits les plus raffinés de l'art culinaire. Ensuite commencent les présentations à Leurs Majestés ; chaque invité est présenté par un maître de cérémonie à l'empereur d'abord, puis à l'impératrice ; le Mikado répond d'un petit signe de tête aux trois révérences d'usage, tandis que l'impératrice, très gracieuse, nous adresse, par l'intermédiaire d'une dame interprète, quelques phrases aimables en anglais.

Malheureusement, pendant ce temps, la pluie s'est mise aussi de la partie et, comme tous les parapluies, les cannes et les parasols ont été retenus à l'entrée du palais qui se trouve à l'autre bout du parc — l'étiquette ne tolère pas ces objets à la cour — les serviteurs apportent à chaque invité un parapluie japonais en papier gommé, peint de sujets et de caractères bizarres ; eh bien ! rien que ces parapluies de papier donnaient à la fête une note charmante et gaie, malgré la pluie. Comme c'eut été plus pittoresque si, au lieu d'abriter des personnages vêtus de noir et coiffés de chapeaux hauts de forme, ils avaient pro-

tégé de superbes kimonos de satin ou de soie aux couleurs éclatantes !

Pour sortir, on traverse le palais ; il est d'un style fort sobre à l'intérieur, sans meubles, avec des boiseries et des châssis peints. Les djinrikshas qui nous attendent sont fermées, c'est-à-dire que leur capote de toile cirée est relevée, car il pleut à verse, et, pour pénétrer avec un chapeau haut de forme dans ces véhicules faits pour des personnages de très petite taille, il faut exécuter une véritable gymnastique. Enfin, lorsqu'on a réussi à s'installer, les « couroumaias », hommes-chevaux, nous emmènent de toute la force de leurs jambes.

Cette fête était réellement pleine d'intérêt et de charme, mais j'aurais bien aimé y avoir assisté avant la révolution de 1868, sous le règne des Shogouns, au beau temps de la féodalité et des hommes à deux sabres, les fameux Samouraïs. Le souverain actuel, Moutsou-Hito, qui descend des dieux et dont la dynastie règne sur le Japon *depuis le commencement des temps et à jamais,* d'après la formule consacrée, est le premier empereur réunissant entre ses mains le pouvoir spirituel et les pouvoirs militaire et civil; avant lui, le Japon avait un Mikado ou pontife suprême et un Shogoun ou Taïkoun qui régnait en chef

militaire. Moutsou-Hito entendait régner seul, lui-même, et comme un mortel, hélas ! Il baptisa de « meidji » (règne lumineux) cette ère qu'il inaugurait et Yeddo, en devenant sa résidence, prit le nom de Tokio.

La révolution française n'est pas aussi formidable que cette révolution-là qui s'est accomplie presque sans effusion de sang. Imaginez-vous le régime féodal dans toute sa force, pour maître un pontife suprême trop divin pour s'occuper des choses de la terre et laissant gouverner à sa place un officier devenu roi, dont la dynastie est au pouvoir depuis des siècles ; des princes vassaux, souverains maîtres dans leurs principautés. Subitement les princes, avec un désintéressement, une soumission inouïs, renonçant d'eux-mêmes à leurs fiefs, le Taïcoun déposant ses pouvoirs, le Fils des dieux devenant un roi constitutionnel et la civilisation moderne succédant sans transition brusque aux séculaires coutumes d'un régime tranquillement conservateur.

UN PEU D'HISTOIRE NATURELLE

25 novembre.

Nous voici en automne, et il fait encore chaud comme en été ; cependant les feuilles commencent à jaunir et la campagne prend des couleurs plus vives. Le riz est mûr et les paysans, dans l'eau jusqu'aux genoux, car au Japon le riz est toujours cultivé dans l'eau, le coupent et le récoltent.

J'aime à parcourir ce pays gracieux et coquet, et chaque dimanche, je pars, fusil et sac au dos, pour une grande excursion cynégétique ou même scientifique. Les sciences naturelles ont été mes premières amours, et encore aujourd'hui, voué à des occupations bien différentes, j'aime à étudier les animaux, à les surprendre dans leurs solitudes, et à me mettre au courant de leurs habitudes et de leurs mœurs.

Dans ce pays où tout paraît si étrange et bizarre, on pourrait croire que les animaux sont très différents de ceux qu'on rencontre chez nous ; eh bien ! non, ils sont, à peu d'exception près, identiques aux nôtres ; le chasseur peut exercer son talent sur des lièvres, des renards, des cerfs, des sangliers, des bé-

casses, des bécassines, des cailles, des canards, etc., dont les habitudes, les couleurs et la taille ne diffèrent en rien de ceux qu'on trouve dans notre pays. La perdrix et le coq de bruyère font défaut ; mais on trouve la gelinotte, et deux sortes de faisans : le versicolor, en plaine, et le faisan rouge ou cuivré, dans la montagne. Ce dernier, qu'on appelle ici le « yamadori » (oiseau de la montagne), est de toute beauté ; son plumage rouge doré brille au soleil comme une masse de cuivre ; sa queue a souvent plus d'un mètre de longueur. Ses allures sont sauvages ; il ne se tient que dans la haute montagne. Traqué par le chien, il court longtemps en se dérobant avec ruse et tout à coup, il prend, loin du chasseur, son vol, et plonge au fond d'un ravin avec la rapidité de l'éclair. C'est un gibier fort recherché, mais difficile à atteindre. J'ai eu cependant la chance d'en tuer quelques échantillons ; j'en ai préparé les peaux et me réjouis de les faire figurer dans mes collections à Genève. Ce splendide oiseau, déjà rare aujourd'hui, est malheureusement destiné à disparaître bientôt ; son plumage est si apprécié des élégantes américaines et européennes que les Japonais lui font une guerre acharnée pour en exporter les peaux ; chaque navire en emporte une grande quantité. Le seul

animal qui, je crois, soit absolument particulier au Japon est une sorte de carnassier, moitié renard, moitié blaireau ou ourson, qui a la particularité de grimper sur les arbres. Sa peau a été également très recherchée et il est devenu aussi fort rare ; ayant eu encore le bonheur d'en tuer deux, je les ai empaillés et leur réserve une bonne place dans mes vitrines à côté des yamadoris. Quant au renard, c'est ici un animal réputé mystérieux et de mauvais augure ; il est le symbole du mauvais esprit et les Japonais en ont une peur affreuse ; lorsqu'ils en ont aperçu un, une personne de leur famille ou de leur maison doit devenir folle. J'ai vu, un soir, tous les domestiques d'un de mes amis se barricader dans une cuisine et entonner des prières ardentes pour ne pas devenir fous, car ils venaient d'apercevoir maître renard !

Lorsque les Japonais ont une croyance, il est impossible de leur prouver qu'ils sont dans l'erreur ; ils ont la conviction que la foudre est un animal, demi-dragon, demi-hydre, et, quand un éclair se produit, ils « voient » cet animal monstrueux s'élancer vers le ciel. Essayez de leur dire qu'ils se trompent, vous passerez vous-même pour un halluciné, puisqu'ils *voient !*

Ils sont persuadés qu'il existe dans certai-

nes montagnes du pays un antilope avec une seule corne au milieu du front. Il me semble, cependant, que la licorne est un animal imaginaire ou légendaire qui n'existe que sur des blasons. Mais il y a tant de choses bizarres dans ce Japon, que cet animal extraordinaire pourrait bien exister. Un Japonais très haut placé, ancien ministre de la guerre, qui a passé plusieurs années en Europe, où il a dû laisser un peu de sa superstition, m'a promis de me procurer une tête de cet antilope unicorne ; je l'attends encore. Autre bizarrerie de la nature : au Japon, les chats n'ont pas de queue.

Les indigènes ont une façon originale de chasser le canard : ils attachent dans un canal de rizière quelques canards domestiques, qui attirent les sauvages ; les chasseurs, armés de filoches en forme de gros filets à papillons, sont cachés dans des bosquets de roseaux, sur les deux bords du canal. A un signal donné, tous se lèvent brusquement et attrapent les volatiles épouvantés avec les filoches. Les Japonais s'excitent à un tel point dans ces sortes d'exercices, que souvent ils attrapent la tête de leur voisin au lieu du canard.

Néanmoins, il faut reconnaître qu'ils sont d'une habileté et d'une agilité remarquables.

Cette chasse, très amusante en elle-même, l'est encore bien davantage si l'on dispose de quelques faucons qu'on lâche à la poursuite des canards qui ont réussi à s'échapper.

Le gibier est très abondant; mais les chasseurs étrangers ne peuvent en profiter que dans une bien faible mesure, car les lois japonaises ne les autorisent à chasser que dans l'intérieur des limites des traités, c'est-à-dire dans un rayon de dix kilomètres autour des cinq villes ouvertes. Ce petit espace, peu en rapport avec le nombre considérable de chasseurs, est bien vite battu et dépourvu de gibier. Si une autorisation, une faveur toute spéciale venant de haut lieu, mais bien difficile à obtenir, vous ouvre les portes de ces limites, alors on brûle facilement cent cartouches dans une journée sur des bécasses, des faisans, des lièvres ou des canards, etc.

La grande difficulté pour les chasseurs est d'avoir de bons chiens. Parmi les races du pays, il n'en est point d'assez intelligente pour être employée à la chasse. Il faut donc en faire venir d'Europe ou d'Amérique; c'est fort coûteux, et la plupart ne supportent pas le climat du Japon et meurent rapidement d'une maladie intérieure fort curieuse et encore peu étudiée. On en attribue la cause à l'eau des rizières.

La science n'a pas encore trouvé de moyen pour la guérir, ni même pour la prévenir, et le nombre de chiens qui en sont victimes chaque année est considérable.

Depuis quelques jours, les feuilles commencent à tomber et les bécasses arrivent. Ce soir, j'ai joui d'un spectacle dont le peintre le plus habile n'aurait pu rendre la splendeur : près d'un temple fort pittoresque, entouré d'immenses pins, cèdres et cryptomérias séculaires, mon chien rapportait fièrement une bécasse que je venais de tirer ; à ce moment, le soleil disparaissait à l'horizon, derrière le cône blanc du Foudgi-Hama. De l'autre côté, la pleine lune sortait de la mer dans un flot d'argent. Tout était calme ; la grosse cloche du vieux temple faisait retentir un son grave à courts intervalles, et la voix nasillarde des bonzes disant les prières du soir se mêlait au chant des cigales.

J'étais comme en extase devant cette vision de l'Orient, en face de cette splendide expansion de la nature ; j'aurais voulu que ce spectacle durât indéfiniment et je ne songeai à continuer ma route que quand l'obscurité fut venue.

30 novembre.

Nous voici décidément en plein automne; les enfants ont abandonné leurs jeux d'été, car au Japon chaque saison a ses jeux et ses amusements. Aujourd'hui, on lance des cerfs-volants aux formes bizarres, peints de sujets extraordinaires, on fait tourner des toupies et on court sur des échasses de bambou. Il existe toujours une gaité très communicative dans les ébats de ce petit peuple. Souvent je me plais à me mêler à ses jeux aux environs de Yokohama. Je suis connu de plus d'un jeune mousko ou petit garçon; à chaque instant, j'entends dire sur mon passage : « Souiss idginsan » (voilà l'étranger suisse). Lorsqu'ils font des courses sur des échasses, je donne quelques sous aux gagnants; ce sont alors des luttes acharnées, avec des cris, des éclats de voix et de rires étourdissants. Une bande de ces petits hommes jaunes est venue établir le quartier général de ses jeux à côté de chez moi, et, chaque fois que je sors, elle m'envahit en criant « dana tempo, dana tempo » (des sous, monsieur). Quand je sors mon portemonnaie, chacun se précipite sur ses échasses et se prépare à la course.

10 décembre.

Les tremblements de terre et leurs conséquences funestes continuent à préoccuper les esprits ; le Foudgi Hama vient de s'effondrer en partie ; une crevasse dans laquelle une montagne entière disparaîtrait s'est produite et tout le monde va contempler ce phénomène, dans lequel les Japonais voient un mauvais augure ; leur montagne sainte aurait dû être préservée de tout accident !

Ce matin, nous nous sommes réveillés avec de la neige, ou du moins avec ce que nous prenions pour de la neige ; mais, en examinant les flocons, on découvrait que c'était une pluie de petites mouches avec l'abdomen garni d'une grosse touffe de coton blanc ; les mouches sont donc extraordinaires aussi dans ce pays bizarre !

A LA CHASSE

Janvier.

A l'occasion des fêtes de fin d'année, je viens de m'accorder huit jours de congé et les ai employés à faire, dans l'intérieur du pays, un voyage à pied, en compagnie de trois amis. Le sac au dos et le fusil sur l'épaule, suivis

d'une meute de onze chiens, nous venons de parcourir plus de trois cents kilomètres dans un pays montagneux, sauvage, toujours idéalement coquet et gracieux. Les rochers escarpés du bord de la mer contrastaient par leurs couleurs sévères avec les teintes rouges et vives des forêts de grands camélias. Nos chiens levaient des faïsans, des lièvres, des bécasses et d'autres gibiers que nous abattions en vue de nos repas. Le soir nous logions chez les indigènes ; c'était plein de charme, mais quelquefois peu confortable ; les lits sont des meubles inconnus ; il faut coucher par terre, sur les nattes, avec un chevalet de bois pour oreiller.

Près des villes nous n'étions pas toujours bien accueillis, car, dans les grands centres, il se fait une réaction très marquée contre les étrangers, ces barbares qu'on a tant imités ! Souvent, sur notre passage, nous entendions dire : « Idgin san baga » (voilà des étrangers, des fous !). Pour le Japonais, l'« étranger » ou l'« homme lointain » est tombé de la lune ou de quelque planète inconnue ou méprisable. Nous vîmes un jour un chien s'élancer sur un petit Japonais et le dévorer à moitié ! « C'est un chien *étranger !* » dirent tout de suite les spectateurs.

Par contre, dans l'intérieur du pays, loin

des villes ouvertes au commerce étranger, les populations ont conservé leurs anciennes coutumes. Elles sont en général d'une politesse et d'une prévenance admirables. En nous voyant passer, les enfants s'inclinent profondément et nous disent gentiment : « Ohaio » ou « konnetshiwa » (bonjour ou bonsoir).

Un soir, nous fûmes pris par la nuit, dans une montagne escarpée. Complètement égarés, nous ne savions que devenir et attendions le lever du jour pour continuer notre chemin, quand un brave homme nous rencontra. L'obscurité était profonde ; il alluma une grosse lanterne de papier pour nous guider au milieu des rochers, et ce n'est qu'après plusieurs heures de marche que nous arrivâmes à un petit village où notre brave guide ne voulut accepter aucune récompense.

Il n'est donc pas difficile de voyager au Japon ; cela pourtant à deux conditions, il faut avoir un passeport et aimer le riz.

Avoir un passeport, rien de plus simple ; il suffit de le demander au ministre des affaires étrangères par l'intermédiaire de son consul. Ce carré de papier couvert de caractères énigmatiques pour tout autre qu'un échappé de l'école des langues orientales est le « Sésame ouvre-toi » du Japon.

Sans lui, tout vous est caché, impossible de

faire un pas en dehors des limites fixées par les traités. Si vous possédez le précieux parchemin, le pays vous est ouvert, mais à chaque auberge, à chaque village où vous demandez une tasse de thé, il faut l'exhiber à de petits policemen, stricts observateurs d'une rigoureuse consigne.

LES JAPONAIS

Dans l'intérieur, on rencontre presque partout une grande bienveillance et beaucoup de cordialité dans l'accueil. Autant le Japonais des ports, gâté par le contact des Européens, se montre animé de sentiments antipathiques, autant ceux de l'intérieur sont polis et de rapports agréables pour le voyageur.

Il est donc difficile, même pour l'observateur le plus sérieux, de se faire une idée bien nette du caractère de ce peuple.

A Yokohama, par exemple, le Japonais a perdu ses traits caractéristiques et ses qualités nationales au frottement des étrangers; il réunit un peu tous les défauts des races asiatiques et européennes; ce n'est plus un type, c'est un mélange, et, vouloir juger d'après lui tout un peuple serait commettre une grande erreur.

Aussi est-on très surpris, quand, après avoir séjourné dans les villes, on pénètre dans l'intérieur du pays, de trouver des êtres tout différents de ceux qu'on avait vus jusqu'alors et dont on n'avait pas la moindre idée. Tous sont accueillants; l'aubergiste, le guide, le paysan vous entourent d'une attention respectueuse et bienveillante, quoique souvent intéressée. Ils ont, en outre, le sentiment et l'orgueil national très développés ; l'admiration que l'on témoigne aux choses de leur pays les flatte.

Le Japonais de l'intérieur est d'autant plus aimable pour l'étranger, qu'il a plus de raisons de croire qu'il n'est pas un commerçant. Les marchands occupent un des derniers échelons de la hiérarchie sociale. J'avais déjà remarqué, en Afrique, le mépris des Arabes pour ceux qu'ils appellent les mercanti; au Japon, la distinction est encore plus marquée et, seuls les couroumaias ou traineurs de djinrikshas et les coolies sont considérés comme étant inférieurs aux commerçants.

Ce dédain pour la classe des marchands disparaitra un jour devant la force des choses, mais, si l'on y réfléchit bien, elle manifeste simplement une tradition de l'esprit aristocratique et chevaleresque encore si vivant dans l'idée du peuple, malgré les années

écoulées depuis la ruine de la féodalité. Les nouvelles institutions sont acceptées, mais elles n'ont point encore transformé les habitudes, les opinions et les mœurs.

LE NOUVEL AN

Le 1er de l'an est grande fête ici comme partout; pendant le petit voyage que nous venons de faire, les habitants se préparaient à la célébrer; on tressait des amulettes avec de la paille de riz, on ornait les maisons de décorations bizarres, telles que des bambous avec des pommes ou des oranges plantées à leur extrémité, ou des trophées faits avec des homards rouges; on entrainait des coqs pour le combat, etc. Le grand jour venu, chacun endossait son costume de fête, et les amulettes, après avoir été bénies par les bonzes du temple voisin — moyennant finances, cela va sans dire — étaient pendues aux portes des maisons, ou à l'avant des barques des pêcheurs, à l'entrée du champ de riz ou du jardinet qu'on possède; elles assurent bonne pêche et bonne récolte.

Ce jour-là, nous fîmes une grande course. Après six heures de marche, nous arrivions chez une bonne femme, espérant trouver au

moins un bol de riz pour apaiser notre robuste appétit, mais, hélas ! elle avait tout porté en offrande au Bouddha. C'est une pieuse habitude; ces jours de fête, Bouddha et Shinto, représentés par les bonzes, sont plus voraces que d'ordinaire ; aussi fûmes-nous obligés de nous contenter d'un morceau de poisson sec, bien modeste repas pour le jour de nouvel an !

Pendant que nous dégustions ce repas d'anachorète, le fils de l'okamisan, un jeune gaillard de seize ans, à l'air fier et sauvage, soignait avec amour un superbe coq qui allait se mesurer avec le champion du village voisin ; il avait déjà lutté plusieurs fois, sa tête et son col étaient couverts de cicatrices ; son maître, accroupi par terre, le tenait entre ses jambes, et, à un signe conventionnel qui veut dire « attention ! prépare-toi à vaincre ! », l'animal se dresse fièrement sur ses pattes, et, l'œil fixe, le cou tendu, il est prêt à bondir sur son adversaire.

Les Japonais aiment beaucoup les coqs ; ils ne les élèvent pas seulement en vue du combat, mais aussi à titre d'animaux de luxe. Il est une certaine race dont les pennes de la queue prennent des dimensions extraordinaires, invraisemblables. Afin de préserver ces belles plumes contre la boue ou la poussière

du sol, on a deux systèmes. L'un consiste à attacher l'animal par la patte sur un arbre dont on ne le laisse jamais descendre ; l'autre est de le laisser libre avec la queue soigneusement roulée et pliée dans un cornet de papier.

Cependant cette race ou variété de gallinacé disparait rapidement, et actuellement déjà les « coqs à grande queue » sont devenus rares. La semaine dernière j'eus la chance d'en voir un ; sa queue n'avait pas moins de trois mètres cinquante centimètres de long ; je désirai en faire l'acquisition, mais son propriétaire, qui l'élevait avec amour depuis dix-sept ans, ne voulut abandonner son favori à aucun prix.

En rentrant à Yokohama, nous trouvâmes toutes les petites dames japonaises jouant au volant ; c'est le plaisir du nouvel an. Mais, hélas ! une épouvantable épidémie de petite vérole venait d'éclater, succédant à celle du choléra, qui ne nous avait pas quittés depuis le commencement de l'été. De toutes parts les convois funèbres attristaient les rues, et cependant cela n'empêchait pas ces petits hommes jaunes d'être enjoués et de se livrer gaiement aux plaisirs de leurs jeux.

Dès le matin, les airs retentissent de sons harmonieux ; pour en trouver la cause mystérieuse, il faut regarder au ciel : d'innombrables

cerfs-volants de toutes couleurs et aux formes les plus bizarres sillonnent l'horizon, souvent par centaines à la fois ; à leurs extrémités supérieures est tendue une corde métallique, qui, sous l'influence des vibrations de l'air, résonne fortement ; de là toute cette musique aérienne.

L'HIVER AU JAPON

20 janvier.

Voici le froid ; nous avons de la neige ; depuis quelques jours on patine ; mais cet exercice n'est pas apprécié des Japonais, ils préfèrent jouer au volant. La raquette est une simple planchette allongée, de la grandeur d'une main d'homme à peine, avec un manche, le tout peint de sujets bizarres, naturellement. Le volant est microscopique, de bois, avec quatre plumes de couleur ; partout on entend le tak, tak, tak des coups de palettes qui envoient le volant en l'air et les joyeux éclats de rire des petites mousmés qui se livrent à cet exercice ; elles sont d'une habileté surprenante, courent avec leurs socques de bois retenues au pied par l'orteil seulement, et manquent bien rarement le volant.

Ces habitants de l'empire du Soleil levant ne gagnent pas à être vus en costume d'hiver ;

leurs grands chapeaux de paille sont remplacés par d'affreuses casquettes européennes, des toques de fourrure, des bonnets de coton, voire même des fez turcs qui leur vont fort mal. Au lieu des beaux kimonos légers, aux couleurs vives, de gros manteaux foncés à manches courtes. C'est étrange ; quand les Japonais sont peu vêtus, ils ont une certaine grâce ; maintenant qu'ils sont couverts du haut en bas, ils ont l'air moins convenables. Décidément, il est des peuples pour lesquels une demi-nudité est encore le vêtement le plus approprié.

TREMBLEMENTS DE TERRE ET ÉPIDÉMIES

Février.

Les tremblements de terre continuent, et c'est une des rares choses auxquelles on ne s'habitue pas ; bien au contraire, les premiers vous paraissent amusants, puis peu à peu ils vous énervent et vous terrifient. Les premiers temps, je ne me réveillais même pas, ou bien je me laissais secouer dans mon lit, sans grande émotion, tandis que maintenant je ne dors plus que d'un œil, et, au premier choc, je m'élance instinctivement sous le cadre de la porte de la chambre ; c'est le meilleur sys-

tème, car, si les cheminées ou les plafonds s'écroulent, on est protégé.

Ah! j'ai déjà passé bien des moments angoissants sous le cadre de cette porte, en faisant des efforts pour rester en équilibre, au milieu des bourdonnements souterrains, des craquements des parois, des hurlements des chiens, des cris des femmes et des enfants !

Il y a toujours ici quelque chose pour vous tenir en émoi et vous mettre en face de la fragilité de la vie ; quand ce ne sont pas les mouvements du sol, ce sont les incendies : le tocsin, une cloche de bronze au sommet d'un grand échafaudage de bois, se trouve en face de mon habitation et souvent, très souvent il me réveille en sursauts. Cette nuit, 56 maisons ont été consumées dans l'espace de deux heures ; avec les vents terribles qui ne cessent pas de novembre à avril, et ces maisons de bois et de papier, le feu se propage avec une extrême rapidité. Il existe, à Yokohama seulement, 103 *(cent trois)* compagnies d'assurances ou agences de compagnies, et il n'en est pas une seule qui indemnise pour les dégâts ou les incendies causés par les tremblements de terre.

En outre, les épidémies se succèdent sans interruption et la petite vérole sévit dans ce

moment d'une manière effrayante. Ce matin, j'ai été visiter l'hôpital des cholériques et des malades atteints de la petite vérole. Il est isolé entre quatre cours d'eaux et canaux dans la campagne. C'était un spectacle navrant, impressionnant !

De toutes parts on amenait des malades roulés dans des couvertures rouges, portés sur des palanquins ou des civières. Les bâtiments étant combles, on déposait les malades devant l'entrée, jusqu'à ce qu'on ait eu le temps de faire de la place en évacuant des morts. Souvent, pendant qu'ils attendaient, le dernier frisson les prenait ; on les voyait se débattre dans les convulsions de la mort, rendre l'âme et rester avec la bouche et les yeux grands ouverts.

LES LUTTEURS

Depuis quelques jours, nous avons à Yokohama une troupe de « smôs », c'est-à-dire des fameux lutteurs japonais. Ces hommes sont tous d'une taille immense, fait extraordinaire, car le peuple japonais est de très petite stature. On n'est pas d'accord sur la cause de cette croissance surnaturelle des smôs ; forment-ils une race spéciale ? C'est possible, car par leurs

traits, ils diffèrent beaucoup des autres Japonais. Ou bien est-ce l'entraînement constant à la lutte, commencé depuis leur enfance, qui les fait grandir ainsi ? Il y a là un fait extraordinaire et encore inexpliqué. Ces athlètes sont gros et gras ; leurs muscles prennent un développement tout à fait inconnu chez nous ; leur costume se compose d'un simple mouchoir. Ils luttent avec un art qui pourrait rivaliser avec celui de nos lutteurs de l'Oberland. Rien n'est plus curieux que d'assister aux préparatifs pour la lutte, puis à la lutte elle-même, pendant laquelle les adversaires font les grimaces les plus grotesques. Un juge, armé d'un miroir (symbole de la divinité shintoïste qui protège les combattants) les entoure et, une fois la lutte terminée, il félicite le vainqueur et console le vaincu. L'intérêt et l'agitation des spectateurs, l'enthousiasme qui les anime, rappellent les Espagnols pendant les courses de taureaux ; le tout forme un spectacle fort curieux qui mériterait d'être décrit par une plume plus habile que la mienne. Combien je voudrais être un Hübner ou un Loti pour pouvoir faire des descriptions vivantes de toutes les choses intéressantes que ce séjour au Japon me donne le bonheur de voir !

UNE PROCESSION CHINOISE

Les Chinois établis à Yokohama — ils sont près de dix mille — ont fait, hier soir, une grande procession pour apaiser le mauvais esprit qui avait envoyé la petite vérole. Cette maladie terrible attaque les fils du Céleste Empire encore plus facilement que ceux du Soleil levant, à cause de leur extrême malpropreté ! Ils ont parcouru toute la ville en un cortège fort pittoresque, illuminé par des lanternes représentant des poissons, des crabes, des oiseaux et des animaux extraordinaires ; comme musique, des gongs, des tambourins et des cuivres faisant un tapage infernal. Au milieu du cortège, un personnage était déguisé en diable chinois, hydre ou dragon hideux. Sur les places, la procession s'arrêtait et exécutait des danses fantastiques, au milieu de centaines de pétards lancés par les porteurs de lanternes, avec force cris et hurlements sauvages. Parmi les lanternes, il en était qui représentaient des coqs, suspendus à un long bambou ; les ailes, les pattes et le cou étaient mobiles, et, au moyen de ficelles, le tout était mis en mouvement et simulait un combat de coqs. C'était

si bien imité, les mouvements étaient si naturels qu'on aurait pu croire les animaux vivants s'ils n'avaient eu une lumière brillant dans l'intérieur.

UNE CRISE POLITIQUE

Il y a quelque temps, le Parlement — car le Japon a aussi ses députés et ses sénateurs — a dû être dissous par l'empereur. Il manifestait des idées et des allures anti-gouvernementales. Nous voici maintenant à l'époque des élections de la nouvelle Diète et le pays traverse une phase politique très mouvementée. Les « soshi », c'est-à-dire les socialistes, les anarchistes et en général tout ceux qui font de l'opposition, ont gagné du terrain ; la lutte est acharnée, et souvent à main armée ! Effets de la civilisation !

Malheureusement, nous autres étrangers, ne pouvons guère assister de près à ces luttes électorales ; la police est devenue impuissante, et, autour des collèges électoraux, nous risquons tout simplement notre peau.

UNE EXÉCUTION

Je viens d'assister à un spectacle affreux, que je ne tiens pas à revoir : une exécution ! Ce matin, à sept heures, j'avais rendez-vous avec le chef de la police indigène pour aller visiter les prisons de Yokohama. C'est un véritable monde, composé de plus de cinquante bâtiments de grandes dimensions, à un seul étage, remplis de milliers de détenus : la nation japonaise n'est pas si inoffensive que nous le croyons. J'entre par une grande porte de bois noir, gardée par deux piquets de gendarmerie qui ne me laissent passer qu'après s'être bien assurés de ma position officielle. Avec force révérences, on m'introduit dans une grande salle, mal éclairée, où une quantité de commis écrivent avec des pinceaux et de l'encre de Chine, numérotent, classent des dossiers, etc. ; c'est le contrôle et la tenue de livres. On me fait passer ensuite dans la chambre du directeur des prisons ; c'est un homme sec, maigre, avec peu de cheveux, quelques longs poils de barbe blancs et de grosses lunettes bleues. Sanglé dans une redingote trop étroite et passablement usée, il a cependant l'air très sérieux et digne ; on

voit tout de suite que c'est un personnage important. Grands saluts, grandes révérences ; il faut rire, c'est exigé par la politesse, puis on parle en ayant l'air de traiter des choses graves et importantes, tandis que la conversation roule sur de grosses banalités : « Quel mauvais temps, c'est affreux ! hier il neigeait, aujourd'hui il pleut ; c'est épouvantable. On tousse, on a froid. C'est atroce. » Pendant ce temps, un agent de police, avec un uniforme à boutons d'or, une casquette à grande visière, gants blancs, un immense sabre au côté, apporte du thé et de petites pipes.

Après avoir bu le thé et fumé quelques pipes de tabac blond, fin comme de la soie, nous commençons enfin notre tournée d'inspection. Un geôlier armé d'un immense trousseau de clefs nous précède, deux officiers, deux intendants et deux agents de police nous suivent ; notre cortège doit être assez imposant, car sur notre passage les visages se remplissent d'une expression à la fois d'étonnement et de crainte. Nous visitons d'abord les locaux consacrés au travail : à notre arrivée dans les différentes sections, le gardien fait retentir un « garde-à-vous » japonais ; à ce commandement, tous les détenus, qui travaillent à genoux, interrompent leur besogne, posent les mains fermées sur leurs

cuisses et restent immobiles ; à un second commandement du gardien, ils s'inclinent de façon à ce que leur front touche terre ; au troisième commandement ils se relèvent et au quatrième, ils reprennent leur travail. Nous visitons minutieusement les cellules, les dortoirs, les ateliers, la cuisine, où chaque ration de nourriture est mise dans une petite boîte de bois variant de dimension suivant le genre de travail auquel est astreint le prisonnier ; s'il est simplement condamné à la réclusion, sans travail, il reçoit peu à manger; s'il n'est astreint qu'au travail ordinaire, il a plus ; et, s'il est aux travaux forcés, il a droit à la plus forte ration ; c'est très logique. Après une heure entière d'examen, nous arrivons à la place d'exécution, entourée d'une haute paroi de planches noires goudronnées ; c'est un carré pas très grand à l'aspect lugubre et sinistre, au milieu duquel se dresse l'instrument de supplice, la potence, sorte d'échafaudage de bois, à deux étages, recouvert d'un petit toit proéminent.

En face, une petite tribune à cinq places est réservée aux autorités qui doivent assister à la pendaison ; c'est là qu'on m'offre un siège et qu'on m'installe entre le directeur des prisons, le procureur général et deux docteurs. Une vingtaine d'agents de police,

environ, nous entourent. Partout ailleurs, le spectacle serait solennel et imposant ; mais ici, on parle et on rit comme si on se trouvait dans une loge de théâtre, en face d'une pièce comique. Le directeur me fait remarquer, avec un long éclat de rire, que la corde est en soie « pour mieux glisser ! ». Et, pour être poli, il faut que je rie aussi ; je n'en ai cependant aucune envie, car je songe au malheureux qui va subir le châtiment suprême ; quels sentiments, quelle angoisse doivent l'envahir ! Le voici ; une petite porte s'ouvre ; deux hommes le conduisent ; il est vêtu d'une longue robe bleue fermée par une ceinture (le bleu est, en extrême-Orient, la couleur de deuil) ; un grand chapeau de paille, avec les ailes rabattues sur ses oreilles, recouvre sa tête ; ses mains sont liées derrière le dos. On l'amène devant notre tribune, on le découvre et on le fait agenouiller par terre sur une natte. Le procureur général se lève, met son chapeau sous le bras et lit la sentence de mort. « Par ordre du ministre de la justice et par la volonté de Sa Majesté, tu vas être pendu ! ». Ce mot de « pendu », qui venait d'être prononcé avec emphase, avec force, me fit tressaillir jusqu'à la moelle. Mais le meurtrier, dont j'observais les traits et l'expression, n'éprouva pas la moindre émo-

tion ; ni ses gros yeux noirs, ni ses lèvres épaisses et bestiales n'eurent le plus petit tressaillement. Quel mépris de la mort, et c'est cependant un jeune homme de vingt-deux ans, qui doit tenir à la vie !

On lui bande les yeux avec une feuille de papier de riz, puis on le conduit par un long plan incliné au premier étage de l'instrument infernal ; on lui fait ôter ses sandales, le nœud coulant entoure déjà son cou ; quand tout est prêt, on s'assure encore que l'appareil est en bon ordre ; Dieu ! que cette cérémonie m'a paru longue : quelles souffrances ce pauvre diable devait éprouver ! Mais il n'a pas bronché ; il a marché à la potence sans émotion, sans hésitation. Le voilà debout sur la plateforme, la corde au cou ; il attend le moment fatal, avec un complet mépris, une entière indifférence. Il ne semble pas même regretter son crime abominable ; d'une main froide il a tué son unique frère !

Une, deux, trois, la trappe joue, le plancher se dérobe et l'homme est suspendu dans l'air ; son corps raidi se balance, tourne lentement dans un sens, retourne dans l'autre ; un petit filet de sang coule du nez et la langue épaisse et violette sort de la bouche.

Au bout de cinq minutes, les deux docteurs

japonais qui, abrités contre la pluie par de grands parapluies de papier, s'étaient approchés du condamné pour mieux suivre son agonie lui découvrent la poitrine et écoutent, au moyen d'un instrument, si le cœur a bien cessé de battre. Ils constatent la mort et viennent faire leur rapport au procureur. On descend le pendu, on l'étend sur des nattes, puis on l'emporte.

Après cela on me fait continuer ma visite en me conduisant à l'hôpital des prisons ; il est plein ; deux détenus sont atteints de phtisie, tandis que tous les autres ont l'influenza; cinq ont la petite vérole et sont traités dans un local un peu écarté. Un bâtiment spécial est réservé aux cholériques ; il est plein également. On m'explique que l'hôpital ordinaire ne pouvant plus contenir tous les malades de l'influenza, dont le nombre dépasse toute prévision, on est bien obligé de mettre ceux qu'il ne peut contenir dans les bâtiments des maladies contagieuses ! ! !

En rentrant de cette triste expédition, je relus *Les derniers jours d'un condamné*, de Victor Hugo, et pendant plusieurs jours l'ombre du pendu me poursuivit jusque dans mon sommeil.

Il y a une quinzaine d'années, encore, les condamnés japonais devaient s'exécuter eux-

mêmes en faisant « harakiri », c'est-à-dire en s'ouvrant le ventre, ou bien ils subissaient la crucifixion ; on les attachait à une croix, puis on les transperçait des flancs aux épaules par deux bambous pointus. Un des premiers progrès de la civilisation fut de faire remplacer le harakiri et la crucifixion par la décapitation au moyen d'un sabre. Le condamné, ou les condamnés, car on exécutait presque toujours plusieurs personnes à la fois, s'agenouillaient devant un petit fossé creusé *ad hoc*, dans lequel leurs têtes tranchées disparaissaient aux yeux du public ; par sentiment de délicatesse, le bourreau devait prendre un sabre neuf pour chaque tête. Le lendemain de l'exécution, les têtes étaient exposées sur une planche élevée de cinq pieds au-dessus du sol. Il y a quelques années que la pendaison a été introduite au Japon ; est-ce là un grand pas dans la voie du progrès ?

En Chine, les supplices existaient encore il y a peu de temps. Tous les raffinements de la cruauté étaient représentés, et j'ai entendu dire que le supplice le plus terrible était celui « de la goutte d'eau ». Le condamné était étendu sur le dos, lié de manière à ne pouvoir pas faire un mouvement ; au-dessus de lui, un réservoir laissait échapper à chaque instant une goutte d'eau qui tombait au milieu

du front ; on le nourrissait de force, jusqu'à ce que la goutte d'eau ait percé le crâne et amené la mort. C'était une affaire de dix à quinze jours.

INCENDIES ET VEILLEURS

Mars.

L'hiver est terminé ; nous voici maintenant dans la mauvaise saison, la saison des pluies, des vents et des bourrasques ; elle doit durer malheureusement cinq mois entiers ! Malgré la pluie, les incendies ne discontinuent pas. Cette nuit, les enfants du consul de Russie, mon plus proche voisin, se précipitaient chez moi, accompagnés de leur bonne, car le feu avait éclaté dans leur demeure. Avant-hier matin, dimanche, en partant pour une excursion, j'avais traversé la riante petite ville d'O-dongaya ; en revenant, le soir, je la trouvai presque entièrement consumée ; quelques heures avaient suffi pour réduire en cendres soixante-six maisons et désoler de nombreuses familles. Le 10 courant, une épaisse fumée arrivait jusqu'à Yokohama ; c'était tout un quartier de Tokio, qui flambait ; le sinistre avait commencé à cinq heures du matin et à trois heures de l'après-midi seulement il put être conjuré ; en dix heures, 4,647 mai-

sons avaient été la proie des flammes ; trente et une personnes avaient été brûlées. Dans la nuit suivante, le vent ayant repris avec fureur, l'incendie, qu'on croyait éteint, se réveilla et consuma encore 345 maisons. Les Japonais ont une grande peur du feu ; aussitôt qu'un incendie se déclare, ils s'affolent et perdent la tête. Malgré cela, ils ont l'insouciance et l'imprudence des peuples orientaux ; on les voit dormir, la nuit, avec un brasier allumé dont la moindre étincelle risque de tomber sur les nattes et de les enflammer.

Ces jours derniers, un charpentier exécutait chez moi quelques petits travaux ; au milieu des buchilles, des débris de bois et de paille, il fumait sans le moindre souci et secouait les cendres de sa pipe tout bonnement par terre ; lorsque je lui fis une observation en l'invitant à être prudent, il eut l'air très indigné ; ma remarque lui avait paru superflue et déplacée !

Avec tant de causes d'inquiétude, je ne dors plus que d'un œil ; quand j'ai été réveillé par la cloche d'alarme, suivie des cris et de l'agitation bruyante des Japonais, le sommeil me fuit, et, une fois le calme rétabli, ma seule distraction possible est la lecture. Que de petits bruits extraordinaires on entend pendant la nuit ! D'abord, c'est un bruit de ferraille,

dont le « cling cling » cadencé s'entend au loin, se rapproche petit à petit, puis s'éloigne de nouveau. Qu'est-ce qui peut bien produire ce bruit mystérieux ? Pour le découvrir, levez-vous une fois, entr'ouvrez un châssis de votre chambre et regardez : vous apercevrez deux coolies, chaussés de sandales de paille rendant leur démarche silencieuse, vêtus d'un court manteau bleu avec de gros dessins blancs dans le dos, ou bien, s'il pleut, couverts d'un manteau de paille de riz qui leur donne l'apparence de porc-épics plus que d'êtres humains ; de la main gauche ils portent une grosse lanterne de papier, et de la droite une longue tige de fer, terminée à l'extrémité supérieure par un anneau autour duquel sont enlacés six autres anneaux mobiles; à chaque pas, la tige de fer est frappée fortement contre le sol et les anneaux, en se heurtant les uns contre les autres, produisent le « cling cling » mystérieux. Ces deux bonshommes sont des veilleurs de nuit, faisant leur ronde contre les incendies et contre les voleurs. En ce qui concerne les incendies, je ne crois pas qu'ils en empêchent beaucoup, et, quant aux voleurs, je suis persuadé qu'ils n'en attrapent pas souvent. Leur cling cling s'entend de fort loin et les larrons ont tout le temps de décamper. Combien de fois n'ai-je

pas vu, en me promenant nuitamment dans la ville japonaise ou même dans les concessions étrangères, un voleur se sauver furtivementt à l'approche des veilleurs.

Les « dorobos », c'est ainsi qu'on appelle ici les larrons, sont innombrables ; ils sont très à craindre, car ils sont d'une hardiesse incroyable.

Un autre bruit qu'on entend la nuit est un « pan, pan, pan, panpan », produit par deux morceaux de bois dur, frappés l'un contre l'autre, à intervalles réguliers ; trois coups espacés, suivis de deux coups très rapprochés : « pan-pan-pan-panpan. » Ce sont aussi des veilleurs, mais ceux-ci au service des particuliers, tandis que les précédents sont employés par le gouvernement. Ces gardiens privés font des rondes autour des habitations et des magasins de leurs maîtres ; leurs panpans prouvent qu'ils font bien leur service. Ajoutez à ces bruits le do-sol, do-sol sifflé par les masseurs aveugles, puis une sorte de chant que font entendre des marchands de macaronis chauds destinés aux nombreux coolies qui travaillent la nuit au service du port, des égouts et des douanes, le chant des cigales en été, les cris des oiseaux migrateurs qui sillonnent les airs de toutes parts, au printemps et en automne, il y a pleinement de quoi distraire un homme atteint d'insomnie.

LE MARIAGE AU JAPON

Mai.

Mars était le mois des filles ; pendant toute sa durée, les villes japonaises offrent un aspect très caractéristique ; chaque maison est ornée d'une longue perche où pendent autant de poupées qu'il y a de filles dans la famille. La première poupée, celle qui se trouve à l'extrémité supérieure de la perche, est de très grande taille ; les suivantes sont chacune un peu plus petite. On voit souvent plus de vingt poupées pendre à la même perche !

Mai est le mois des garçons ; les perches auxquelles pendaient des poupées, il y a deux mois, sont ornées maintenant de poissons de papier. Ces animaux sont suspendus par la gueule ouverte, et le moindre souffle de vent les gonfle comme de longs ballons, et les agite avec des mouvements de vrais poissons. Ils sont faits avec tant d'art, les nageoires, les écailles sont si bien imitées, que l'illusion est complète : ils ont l'air vivant.

On voit souvent plus de vingt poissons suspendus à la même perche !

Les enfants sont donc bien nombreux au

Japon ? L'explication exige des ménagements : d'abord il n'y a pas de vieilles filles ni de vieux garçons, puis le mariage n'exige, pour ainsi dire, pas de formalités légales. Enfin, l'institution séculaire des « nésans » suffit à elle seule pour expliquer pourquoi la natalité au Japon dépasse celle des autres pays. Il faut remonter au temps des patriarches de l'Ancien Testament pour retrouver des « nésans». Ce sont des femmes, ayant le rang de domestiques, qui font partie de la famille et dont les enfants sont tous légitimes devant la loi. Au Japon, elles vivent en parfaite intelligence avec la femme légitime, qu'elles entourent d'un grand respect ; cette dernière a toujours les dents laquées de noir et les cils et sourcils rasés ; ce sont ses signes distinctifs !

L'état civil des enfants des « nésans » ne diffère en rien de ceux de la femme légitime, à laquelle ils sont censés appartenir.

Voilà pourquoi chaque famille peut suspendre tant de poupées et tant de poissons aux fêtes des enfants.

LA FÊTE DES CERISIERS

Pourquoi ai-je sauté si brusquement de mars à mai, sans consacrer quelques mots à avril ? Je lui ai fait tort, car c'est le mois des fleurs et de la fameuse fête des cerisiers ; il mérite bien un chapitre.

Qui n'a pas vu le Japon en avril ne peut se faire une juste idée du charmant aspect de ce pays, qui n'est alors qu'un vaste bouquet de fleurs. Les pruniers, couverts de fleurs rose pâle ; les pêchers, avec des fleurs d'un beau rouge vif ; les mûriers, avec leurs fleurs jaunes ; les cerisiers couverts de fleurs blanches ; les azalées, les glycines et les roses s'épanouissent. Toutes ces fleurs viennent avant les feuilles, et rien n'est plus joli que de voir un arbre couvert, mais couvert au point que les branches échappent à la vue, par d'innombrables fleurs doubles, triples ou quadruples. Ces petits hommes jaunes ont décidément un goût tout particulier pour les fleurs ; ils les soignent avec une patience et un amour admirables, ils greffent des fleurs blanches sur des arbres à fleurs rouges, des fleurs jaunes sur des arbres à fleurs roses et arrivent à produire des effets charmants.

Aussitôt que les premières chaleurs du printemps ont fait éclore les fleurs, les fêtes populaires se succèdent sans interruption; on va, en grandes bandes, voir et admirer ces bienfaits de la nature; du matin au soir, ce sont de longues processions; chacun est gai, vêtu de ses plus beaux kimonos; les mousmés ont sorti pour l'occasion leurs plus beaux obis, leurs plus belles ceintures, et tous rentrent en chantant, chargés de rameaux fleuris qui vont orner leurs maisonnettes; ils y sont l'objet des plus grands soins de toute la famille, jusqu'à ce que les couleurs aient pâli, que les pétales secs soient tombés et que d'autres fleurs soient venues les remplacer. Il y a, aux environs de Yokohama, une foule d'endroits célèbres, classiques, pour les fleurs; ainsi, on va voir les pruniers fleuris à Soungita, les pêchers à Omori, les cerisiers à Ouéno, et les azalées à Nikko. Heureux ceux qui ont pu admirer ces lieux si pittoresques et si gracieux. Il y a entre Nikko et Tsousendgi une montagne qu'on appelle, en avril, la « Montagne de Feu »; elle est tellement couverte d'azalées qu'elle n'est qu'un seul bouquet rouge. Ces plantes qu'on élève avec soin dans nos serres atteignent ici, en plein air, des dimensions fabuleuses; quant aux camélias, ce ne sont plus des plantes, mais des arbres.

Avec tant de fleurs, il est étonnant qu'il y ait, au Japon, si peu de fruits, et encore, le peu qu'il y en a est sans goût ni saveur ; les fraises seules font exception : elles sont belles et bonnes, mais c'est là l'unique bon fruit, et le proverbe qui dit : « Au Japon, fruits sans saveur, fleurs sans odeur et femmes sans pudeur » est plein de vérité.

Au milieu d'avril, je recevais un pli orné des armes impériales, un chrysanthème d'or, m'invitant à venir assister, dans le parc de Hama Rikiou, à la fête des cerisiers, chez Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice. Une petite note, annexée à l'invitation, informait que la tenue de rigueur était la redingote noire, le chapeau haut de forme, pas de canne, et, pour les dames, des robes claires.

Cette fête fut charmante. Un beau soleil, chose rare dans cette saison, en rehaussait l'éclat.

A l'heure indiquée, tous les invités étaient réunis sur une pelouse verte, au bord de la mer, à l'ombre de myriades de fleurs de cerisiers grosses comme des tulipes. L'eau entrait dans le parc en formant de petits fiords, des promontoires, de petites baies aux formes irrégulières et gracieuses. Des ponts rustiques en forme d'arceau étaient jetés çà et là sur de petits bras de mer, où des poissons rouges,

blancs, noirs ou multicolores prenaient leurs ébats. Les eaux de ce parc sont particulièrement poissonneuses, car c'étaient autrefois les pêcheries des Shogouns et des Taikouns (anciens empereurs). C'est là que ces demi-dieux venaient se livrer au plaisir de la pêche.

Un endroit attirait spécialement l'admiration des invités: c'était un palais, mais un palais japonais, bas, en bois et dans sa totalité grand comme un pavillon, sur pilotis, situé au milieu d'une vaste pièce d'eau. Trois longs ponts de bois, ombragés par une pergola de glycines violettes en pleine floraison, conduisaient à ce bâtiment lacustre. Il semblait inhabité; tout était fermé; pas le moindre bruit ne se faisait entendre. Mais, tout à coup, au son des orchestres dispersés çà et là dans le parc qui entonnaient la marche impériale, on vit sortir mystérieusement du petit palais, comme d'une boîte d'escamotage, de brillants officiers, puis le Mikado, en uniforme de général, l'impératrice, suivie de ses nombreuses petites dames d'honneur, et, finalement, toute la cour. Cette sortie inattendue était de l'effet le plus charmant; tout ce petit monde avait l'air de surgir de l'eau, comme une apparition invraisemblable des contes de fées.

Le brillant cortège s'avance lentement sur

un des longs ponts, sous les grappes des glycines ; chacun marche silencieusement, traînant les pieds tordus en dedans, trébuchant à chaque pas contre les planches inégales du pont. L'impératrice s'abritait sous un parasol européen à fond vert. Pourquoi, mais pourquoi ne pas avoir pris un de ces ravissants parasols japonais de papier peint ?

Après avoir défilé au milieu des invités, l'empereur et l'impératrice se rendirent sous un pavillon garni de fleurs, les présentations commencèrent, et les buffets furent ouverts. Après une copieuse collation, le cortège impérial se retira comme il était venu et disparut lentement dans le petit palais, au milieu de l'eau ; un châssis se referma, en glissant, derrière le dernier dignitaire de la cour et le silence le plus complet régna de nouveau.

Après une promenade dans le parc, sous les fleurs des cerisiers, les invités se retirèrent, salués militairement par les petits laquais, domestiques et militaires, de piquet le long des allées et aux différentes issues.

Je venais d'assister pour la première et peut-être pour la dernière fois de ma vie à la fameuse fête des cerisiers, chez l'empereur du pays du Soleil levant !

J'en garderai toujours un charmant souvenir.

Depuis quelques mois, je ne suis plus tout seul dans ma maisonnette ; j'ai une compagne, mais elle n'est point japonaise !... C'est une petite chienne fox-terrier d'Ecosse. Lassie est son nom et, quoique petite, elle tient une grande place dans ma demeure et dans mon existence. Elle a si bien conscience qu'après son maître elle est le personnage le plus important de la maison, qu'elle regarde les domestiques avec un air de profond mépris, sauf, cependant, le boy chinois qui lui apporte sa soupe. Elle a les Chinois en horreur et, chaque fois qu'elle en voit un, ce qui arrive souvent, elle va lui mordre les mollets.

Chaque matin, avec des allures autoritaires, elle passe en revue le jardin, et malheur aux chats sans queue qui en franchissent les limites, c'est un chasse impitoyable.

ANTIQUITÉS

Il semble qu'au Japon, il doit être très facile de faire l'acquisition d'objets d'art. Erreur ! Le Japonais imite, falsifie et sait vendre avec une habileté tout à fait orientale ; il vous fait prendre du moderne pour du vieux, du mauvais pour du bon, troque et change l'objet acheté sans arrière-pensée et vous dupe à

fond si vous n'êtes pas très connaisseur et attentif. A Yokohama, je connais un marchand dont l'enseigne porte : *Fabricant de porcelaines antiques*.

Pour savoir « bien acheter », il faut avoir étudié l'art japonais ; ce n'est qu'après six mois d'étude que j'ai commencé à faire des emplettes, et je m'en suis fort bien trouvé. Chaque matin je trouve exposés dans mon corridor une série d'objets d'art, qu'une sorte d'agent m'apporte ; dans les huit jours, je fais mon choix, le prix, et prends ce qui me convient. Mon bonhomme sait que je connais la valeur des choses ; il n'ose pas me tromper. Rien n'est plus amusant que de voir ces commerçants étaler leurs marchandises ; chaque objet est renfermé dans une boite qui, elle-même, est une petite œuvre d'art ; les petites boîtes entrent dans les grandes ; pas la moindre place n'est perdue. Le marchand arrive avec un paquet plié dans un morceau d'étoffe verte ou jaune, dont il vous sort d'innombrables objets ; il semble puiser dans le sac d'un prestidigitateur. Quand vous avez fait votre choix, payé votre achat, les objets rentrent dans leurs boites, les petites boites dans les grandes, le tout reprend place dans l'étoffe jaune ou verte et le bonhomme se retire en s'inclinant jusqu'à terre et en vous disant : « Saïo-

nara, aringato », bonjour, merci, en aspirant bruyamment l'air entre les dents.

La semaine dernière, j'ai fait une acquisition merveilleuse, qui me remplit de joie. Par les bons offices d'un bonze avec lequel je m'étais lié d'amitié, j'ai acheté un petit temple domestique, fort pur de style, très ancien et assez bien conservé ; une vraie trouvaille artistique qui a excité la jalousie de tous mes amis. Il est déposé dans mon vestibule et fait l'admiration de tous ceux qui entrent ; mes domestiques ne passent jamais devant sans se prosterner respectueusement, car il contient un Bouddha.

Mais, voilà que depuis que ce saint objet était là, ma demeure, d'habitude si calme pendant la nuit, était remplie de bruits mystérieux dont je ne m'expliquais pas la cause ; on aurait dit des charges lointaines de cavalerie ! Une nuit, j'entendis distinctement des pas ; ce ne pouvaient être que des voleurs, les fameux « dorobos » si redoutés dans ce pays. J'enfile ma robe de chambre, prends le grand sabre japonais suspendu au-dessus de mon lit et je descends. J'entends mes voleurs fuir dans les escaliers ; je me précipite à leur poursuite et trouve... quatre énormes rats, gros comme des lapins, qui grimpent le long

des colonnes de mon temple et disparaissent dans l'intérieur de son toit. Ils avaient élu domicile dans ce bibelot sacré, depuis des générations peut-être, et lorsqu'on l'avait apporté chez moi, ils dormaient paisiblement. J'appelle « Lassie » et, au moyen de la fumée d'une cigarette, j'oblige mes nouveaux hôtes à quitter leur cachette. Quelle chasse ! quel tapage ! mes domestiques me croient attaqué ; ils prennent peur et se sauvent en criant. Pendant ce temps, les quatre rats poursuivis par Lassie grimpent contre les murs, sautent en poussant des sifflements aigus ; mon sabre tranche en deux le plus gros de la bande, et finalement quatre cadavres sanglants et encore frémissants restent sur le champ de bataille, au pied du temple, sous le regard paisible du Bouddah ; c'est un vrai tableau !

Lorsque mes gens furent rentrés et que je les grondai de m'avoir lâchement abandonné : « Pardonnez-nous, maître », répondirent-ils en s'inclinant jusqu'à terre, « nous avons cru que vous étiez devenu fou. »

Depuis ce jour j'ai pu dormir tranquille, et mon personnel n'a plus eu l'occasion de se sauver ; seuls les tremblements de terre et le tocsin m'ont obligé à sauter précipitamment à bas de mon lit.

VOYAGE DANS LE SUD

Juin.

Me voici dans le sud du pays, en voyage de plaisir et d'affaires. C'est d'Osaka que j'écris ces lignes. Cette ville, la Venise du Japon, est construite en grande partie sur pilotis ; quatre fleuves, le Yodogawa, le Kamogawa, l'Oïgawa et l'Oudgigawa et d'innombrables canaux la traversent dans tous les sens ; 4000 ponts rustiques, tous de bois, presque toujours en arceaux, en réunissent les rives. Ici, l'élément étranger est presque nul. On se trouve dans le vrai Japon, au milieu de la véritable vie japonaise, ce qui n'est guère le cas à Yokohama et à Tokio, où les blancs affluent et où les Japonais eux-mêmes se sont européanisés. Après Tokio, Osaka est la plus grande ville du Japon; elle est habitée par un million d'indigènes et 215 étrangers, dont 200 sont des missionnaires allemands et anglais. C'est une cité essentiellement industrielle et commerçante. Quelle animation et quel mouvement sur ses fleuves et ses canaux ! C'est par milliers que des bateaux de toutes dimensions, chargés de tous produits, circulent, se croisent; les rues

sont si étroites que deux djinrikshas ont à peine la place de passer. Grâce à une recommandation spéciale pour les autorités locales, j'ai pu visiter l'arsenal et la frappe de la monnaie d'Osaka, car le Japon a aussi sa monnaie. Elle est établie sur le système décimal : le yen, divisé en cent sens, a comme valeur nominale cinq francs ; l'argent est dans ce moment en baisse et la valeur du yen varie entre 3 fr. 50 et 4 francs. Il existe également des billets de banque de 5, 10, 20, 50 et 100 yens et des pièces d'or de cinq yens.

L'arsenal est fort intéressant ; on y fabrique toutes les armes pour l'armée de terre. Le fusil japonais, système Muratta (M. Muratta, un Japonais, est venu passer plusieurs années en Suisse et fut un visiteur assidu de notre fabrique d'armes à Thoune), ressemble beaucoup au nôtre comme mécanisme, mais il n'est pas à répétition.

La visite aux casernes, puis à un ancien monastère, construit en 1495, converti plus tard en château-fort, m'a vivement intéressé.

D'Osaka, je me suis rendu à Nara, la plus charmante localité qu'on puisse rêver. De l'an 709 à 784, c'était la capitale de l'empire, ou du moins la résidence des Shogouns et des Taïkouns (empereurs). Cette petite ville est située sur les pentes d'une montagne couver-

te d'arbres séculaires, au pied de laquelle se trouvent une pagode à huit étages, des temples fort anciens, et le plus grand « daïboutsou » (Bouddah) en bronze du monde (j'en ai oublié les dimensions exactes, et ne me rappelle que celle de sa main qui est de treize pieds depuis sa base jusqu'au bout du doigt médian) ; on voit aussi un superbe parc, célèbre par son étendue et par la dimension de ses arbres. On passe d'abord devant un grand étang où des myriades de tortues et de carpes rouges, ou noires et rouges, prennent leurs ébats ; les plus grosses atteignent un mètre de longueur et les plus petites cinquante centimètres, au moins. Elles sont si familières que, si on leur tend de la pâture, elles viennent vous la prendre dans la main. Un des amusements de l'endroit consiste à lancer à ces poissons des boules de pain de riz, trop grosses pour pouvoir être avalées d'un seul coup, assez dures pour résister quelque temps aux morsures, et si légères qu'elles flottent presque tout entières au-dessus de l'eau ; de petites mousmés, aux abords de l'étang, vendent de ce pain de riz. Toutes ces carpes rivalisent d'efforts pour attraper la boule, et, comme elles sont fort nombreuses, elles grimpent les unes sur les autres et sont parfois de grands moments entièrement hors de l'eau, soule-

vées sur le dos de leurs camarades. Cette lutte, mêlée au bruit que font ces animaux en essayant de happer la proie, au clapottement des nageoires et des queues, offre un spectacle tout à fait singulier.

A peine a-t-on franchi l'entrée du parc, que des quantités de cerfs et de daims se précipitent à votre rencontre. Ils sont si gracieux et si apprivoisés, qu'on ne peut pas faire autrement que d'acheter des biscuits de seigle que des petites filles japonaises vous offrent, pour les leur donner ; ils vous les prennent dans la main et ne cessent de vous suivre en disant « encore, encore », d'un signe de tête, tant que vous êtes dans le parc ; comme on peut s'y promener pendant des heures entières, on est toujours sûr d'avoir une compagnie nombreuse et fidèle. Une autre particularité de ce parc est les quelques milliers de « lanternes » qu'il contient ; mais entendons-nous sur ce terme de « lanterne » ; il s'agit de lanternes de daïmios, en pierre sculptée, hautes de six à dix pieds, et de formes très élégantes. Lorsque Nara était capitale, il était d'usage que, chaque année, tous les daïmios (princes), offrissent une de ces lanternes à leur empereur.

Elles sont placées le long de l'avenue principale, et une légende japonaise dit que, si on les compte dans un sens, puis dans l'autre,

on ne trouve *jamais* le même nombre. Une légende identique existe pour l'avenue des cent bouddahs à Nikko.

Dans un des temples de Nara, on nous montre deux choses extraordinaires : soit une sirène et un dragon empaillés ; j'ai toujours cru que ces deux animaux étaient imaginaires ; mais les deux que je viens de voir sont si bien empaillés que je ne sais plus que croire ; rien n'y manque, ni les dents du dragon, ni les cheveux de la sirène. Un vieux bonze qui nous accompagne, nous cite l'époque et l'endroit de leur capture.

A KYOTO

Me voici à Kyoto : Kyoto la ville sainte, Kyoto la ville de l'art, Kyoto la ville des anciens empereurs spirituels, Kyoto la ville des jolies femmes. Depuis deux jours seulement que j'y suis, j'ai tant vu de choses qu'un volume entier ne suffirait pas pour les décrire. Des temples, des pagodes, des palais, des expositions d'objets d'art, des magasins, des ateliers de sculpture, des laques, des bronzes, des tissus, des broderies, des faïences, des porcelaines, des peintures, des maisons de thé, des geishas, etc., etc. J'ai vu tout cela un

peu en courant, mais demain matin j'ai rendez-vous avec un vieil artiste japonais à l'air fort digne, qui doit m'accompagner dans divers ateliers et m'expliquer à fond les différents procédés de fabrication ; ceci est d'autant plus appréciable qu'il est très rare que les Japonais laissent pénétrer les étrangers dans leurs « secrets » pour la fonte du bronze, l'alliage des métaux, la préparation des couleurs, des laques, etc.

Aujourd'hui je suis tout courbaturé, à la suite d'un accident de djinriksha ; ce véhicule est, après tout, bien dangereux, et le nombre d'accidents que je lui ai vu causer depuis que je suis au Japon est considérable. Un de mes premiers soins, en arrivant à Kyoto, fut de louer, pour toute la durée de mon séjour, une de ces petites voitures et un « couroumaïa », c'est-à-dire un homme-cheval ; j'ai eu la main heureuse en ce qui concerne ce dernier ; il est honnête, intelligent — chose rare parmi ces coolies que le dur métier réduit rapidement à l'état de brutes — et connaît à fond la ville et les environs ; mais sa djinriksha était dans de moins bonnes conditions, car, tout à coup, au tournant d'une rue, une des roues se détacha en me faisant faire, jusque dans l'intérieur d'une maisonnette japonaise,

la plus belle, mais la moins agréable des culbutes ; si cela était arrivé à une allure plus vive, à une descente, par exemple, il y aurait eu de quoi me briser bras et jambes.

Cette scène avait produit un grand attroupement, et il m'a fallu un certain temps pour sortir de dessous les décombres du véhicule et des barreaux de bois de la maisonnette, dont les propriétaires restaient bouche béante et faisaient de gros yeux ; seule, une jeune mousmé avait trouvé la chose drôle et riait aux éclats ; enfin, je réussis à me remettre sur pieds. Mon pauvre couroumaïa avait l'air navré ; je ne sais ce qu'il déplorait le plus : d'avoir failli me casser les os, ou bien d'avoir effectivement cassé ceux de sa voiture. Je ne l'ai néanmoins pas trop grondé. Ce pauvre homme, il s'inclinait jusqu'à terre en disant : « Dana yoroshi taxan », ce qui veut dire : maître sera très bon.

Malgré les courbatures, je n'ai pas manqué au rendez-vous du vieil artiste et je reviens émerveillé de toutes les choses intéressantes qu'il m'a fait voir. La visite des ateliers n'a pas seulement un grand intérêt artistique, mais encore elle vous introduit dans l'esprit et les mœurs du peuple japonais ; dans presque chaque manufacture il y avait des personnages les deux sexes et de tous les âges,

depuis la jeune mousmé et le petit mousko de quatre ans, jusqu'aux grands-pères et grand'mères à cheveux blancs.

Hier, j'ai employé ma journée à courir les quartiers des spectacles ; c'est là que se concentrent toute l'animation et tout le mouvement de la capitale. J'ai assisté à des séances de prestidigitation, à des drames, à des pantomimes, etc. La journée d'aujourd'hui a été consacrée à la visite du palais impérial, qui se trouve au milieu d'un magnifique parc fort étendu et couvert de splendides arbres. En amateur d'ornithologie, j'ai longuement observé toute une troupe de hérons-aigrettes, qui prenaient leurs ébats dans les arbres ; cet oiseau fort rare a derrière la tête une très longue plume ronde d'un beau blanc ; il y avait des quantités de nids ; les jeunes s'élançaient timidement, d'un vol incertain, de branche en branche, en laissant pendre leurs longues jambes, tandis que les parents, évidemment inquiets des premiers coups d'ailes de leurs enfants, voltigeaient autour d'eux avec des mouvements rapides et dégagés.

Le palais est un vrai monde ; il comprend plus de cent bâtiments, correspondant les uns aux autres par des galeries ou des couloirs. L'intérieur est d'une simplicité et d'une sévé-

rité austères ; des murs blancs, des plafonds de bois naturel ; pas de décorations, sauf quelques panneaux ou paravents peints ; point de meubles, sauf deux trônes. Ces trônes n'ont aucun rapport avec ceux que l'on voit dans les palais des souverains européens ; ce sont des plates-formes carrées, élevées de quelques pieds au-dessus du sol, avec un grand baldaquin et des rideaux de tous les côtés ; le Mikado s'assied à l'orientale, sur une natte, dans la position d'un Bouddha. Lorsqu'il donne une audience, il est enfermé sur ce trône, et, à un moment donné, on écarte les rideaux de la façade antérieure.

Deux anciens daïmios, portant fièrement leur costume de soie avec leurs armoiries brodées sur le dos et sur les manches, m'accompagnent. Avant d'entrer, j'ai dû déposer à la porte mes chaussures, ma canne, mon chapeau et mon manteau, et inscrire dans un magnifique livre portant en tête le blason impérial, un chrysanthème d'or, mes nom, prénoms et titres officiels, car une grande pancarte dans la cellule du gardien annonce solennellement « que le château n'est visible qu'aux personnes revêtues de qualités officielles ou qu'à de hauts dignitaires, munis d'une autorisation spéciale ». Cette autorisation spéciale m'avait été délivrée par le gouver-

neur de Yokohama, et je n'eus pas trop de difficultés à pouvoir entrer. Malgré la belle pancarte, je crois bien que le palais est ouvert au plus commun des touristes, lorsqu'il sait se servir de la « clef métallique », car j'ai vu figurer dans le registre bien des personnages qui n'étaient ni hauts dignitaires, ni revêtus de qualités officielles.

Rien n'est plus amusant que de flâner dans les rues de la ville, en observateur attentif. Les maisonnettes diffèrent un peu de celles du nord, en ce sens que, au lieu d'avoir leur devanture en carreaux de papier, elles l'ont formée de longs barreaux de bois carrés, ayant à peu près un pouce d'épaisseur, et séparés les uns des autres par un intervalle d'un centimètre. L'intérieur des maisons étant assez sombre, ce qui s'explique par l'absence de fenêtres, le regard pénètre difficilement au delà des barreaux ; cependant, regardez bien et, avec un œil un peu exercé, votre vue plongera au dedans des maisonnettes, dans l'intérieur de la vie et des scènes de famille. Aujourd'hui, j'ai eu toute une série de spectacles intéressants : d'abord, j'ai vu une mousmé de douze ans, qui se parait pour son premier mariage ; agenouillée devant un miroir de métal placé sur un petit chevalet de bois, elle

se couvrait la figure de blanc et de vermillon, et piquait coquettement un camélia dans ses cheveux ; la petite glace refléchissait un sourire plein de contentement et de satisfaction.

Un peu plus loin, toute une famille assise par terre assistait à un combat de cailles ; ou bien c'était une vieille femme, qui, prosternée devant un bouddha de bois, disait ses prières, d'une voix plaintive et nasillarde.

Ma lettre doit être bien décousue, car, pendant que je l'écris, une fillette dont je ne suis séparé que par un mince paravent, joue du shamicen (sorte de guitare à long manche) et murmure une chanson, dont je m'efforce de suivre les paroles un peu confuses ; dans ce moment, une autre jeune fille accorde son « bivoua » (sorte de guitare à manche court); les voici qui commencent un duo; impossible de continuer d'écrire ; cette musique en mineur et ces voix nasillardes sont énervantes... je reprendrai ma correspondance demain.

De toute la nuit, je n'ai pu fermer l'œil; quinze jeunes docteurs indigènes avaient organisé une fête dans l'hôtel, avec danses de geishas, pour célébrer la réussite de leurs examens. Plusieurs fois je me suis levé pour les voir ; chacun d'eux, assis par terre sur un rond de cuir, avait à sa droite un petit ré-

chaud avec des cendres et quelques charbons ardents, et un crachoir formé d'un petit tube de bambou, et à sa gauche, une bouteille de saké et une petite tasse de thé. Tandis qu'ils fumaient, buvaient et crachaient, douze geishas, admirablement vêtues de soieries et de satin, exécutaient les danses les plus choisies de leur programme, au son d'un orchestre de tambourins et d'instruments à cordes ; en toute autre occasion, ce spectacle m'aurait charmé ; mais, comme j'avais couru la ville dès 4 heures du matin, j'aurais préféré ne pas avoir à subir, jusqu'à des heures aussi tardives, le tam tam des tambourins et le pan pan des pipes dont on secoue la cendre.

Hélas ! les meilleures choses ont une fin, et demain il me faudra songer à me rapprocher de Yokohama. J'emploie ma dernière journée à Kyoto à visiter des temples ; ils sont tous très intéressants, ayant chacun son histoire et ses légendes, mais ils se ressemblent tous. Ces lieux saints sont toujours l'objet de nombreux pèlerinages, et de même que, chaque année, toutes les communes délèguent quelques représentants au sommet du Foudgi-hama, elles en envoient aux temples des villes saintes de Kyoto et de Nikko. Pour visiter ces sanctuaires, j'ai l'habitude de me mêler à un groupe de pèlerins indigènes et de profiter ain-

si de l'explication faite par un bonze. Sur la galerie d'un de ces temples, un vieux prêtre tout rasé, vêtu d'une soutane violette et d'une chasuble jaune-canari, montrait une grande planche plus ou moins maculée accusant une extrême vétusté ; c'était l'œuvre d'un artiste japonais de grand renom ; elle représentait jadis une troupe de moineaux ; mais ces oiseaux étaient si bien peints et si vivants, qu'un beau jour ils s'envolèrent et disparurent. L'explication était faite avec un profond sérieux ; on montrait les places occupées par chacun des moineaux, et tous les pèlerins, bouche béante, admiraient avec une complète crédulité !...

Depuis quelques années, on peut se rendre de Kyoto à Yokohama par chemin de fer ; cela fait gagner du temps aux touristes pressés et évite un voyage de douze à quinze jours fatigants en djinriksha, par la route du Tokkaido ou celle du Nagasendo. Après avoir longé les rives du fameux lac de Biwa, le train arrive à Otsu, ville célèbre de tout temps par sa position enchanteresse et, depuis l'an dernier, par l'attentat qui y fut commis par un agent de police indigène contre la vie du jeune czarévitch, voyageant au Japon avec le prince royal de Grèce.

Après cette ville, aucune localité ne mérite

une étape avant Nagoya, bourgade intéressante jadis par un château fort, par des fabriques de porcelaines et des manufactures d'émaux et de cloisonnés. Mais le terrible tremblement de terre de l'automne dernier a presque tout détruit ; des milliers de personnes ont trouvé la mort. Le château fort a été épargné en partie : plusieurs galeries se sont écroulées, mais le bâtiment principal, à sept étages, quoique bien endommagé, est encore debout ; il est probable qu'à la première secousse un peu violente, il s'effondrera comme un château de cartes. Mais que de formalités pour pouvoir arriver à visiter ce fameux château !

J'étais muni d'une lettre du gouverneur de Yokohama pour le gouverneur de Nagoya et je supposais que, par ce fait, la porte me serait d'emblée ouverte ; pas du tout ! A peine arrivé, j'envoie la lettre au gouverneur. Quelques heures après, un officier de police m'apporte les saluts de ce haut personnage, qui m'enverra *bientôt* une lettre pour le préfet du palais. Elle arrive environ une heure plus tard ; je vais la présenter chez le préfet ; il n'est pas chez lui, mais à son bureau, de l'autre côté de la ville ; j'y cours et, après une longue séance, je reçois une lettre pour l'intendant du palais ; je me rends chez cet intendant, un homme fort aimable qui m'offre

du thé et cinq petites pommes de terre confites, grosses comme des cerises, piquées à un petit bâton, pendant qu'on va chercher un employé qui m'accompagnera. Ce diable d'employé n'arrive pas et je suis obligé, pour être poli, de manger toutes mes petites pommes de terre sucrées ! Le voici ; on le fait entrer et on lui offre aussi du thé ; décidément, ça n'en finira pas !

Enfin nous partons ; l'employé me recommande au portier du château, et celui-ci m'accompagne dans tous les coins et recoins de l'édifice. Pauvre château, il est bien ravagé, et quand il disparaîtra ce sera une véritable perte artistique pour le Japon, car il est unique dans son style. Au lieu d'être bas, construit en étendue et en longueur, comme les autres habitations seigneuriales du pays du Soleil levant, il l'est en hauteur avec sept étages superposés, ayant chacun ses avant-toits, rappelant ainsi le style chinois. Du sommet on a une vue très remarquable sur toute la contrée. La ville est aujourd'hui presque entièrement reconstruite ; çà et là seulement on aperçoit encore quelques maisons couchées sur le flanc ou piteusement ravagées. Cette vue me fait frémir, et, comme le château au sommet duquel je me trouve tremble comme un pouding de gelée, je m'em-

presse de redescendre et de gagner la terre ferme.

28 juin.

Me voici de retour à Yokohama, enchanté de mon voyage ; Kobé, Osaka, Nara, Kyoto, le lac de Biwa, Otsu et Nagoya me laisseront de charmants souvenirs ; j'ai le sentiment d'avoir parcouru un des plus jolis coins de terre du globe. Le paysage était toujours varié et intéressant ; tantôt c'était une région montagneuse, pittoresque, sauvage, rappelant la Suisse ou encore davantage l'Ecosse ; tantôt c'étaient de grandes plaines humides et marécageuses où des multitudes d'indigènes coiffés de chapeaux de paille grands comme des parapluies, le corps nu, brillant au soleil comme un morceau d'ambre, cultivaient le riz ; ou bien c'étaient des vallées sèches où des groupes de mousmés faisaient la cueillette du thé. Par moments, on longeait les bords découpés de la mer, traversant de petites baies sur de longs ponts métalliques à l'air fragile comme une toile d'araignée.

Cette excursion complète en quelque sorte mon étude du pays du Soleil levant. A Osaka on voit le Japon industriel et commercial, Kyoto est la ville de l'art et de la noblesse,

Tokio la ville politique, Nikko la ville sainte, et Yokohama la ville du commerce étranger : quand on a vu et étudié ces cinq centres, on connait tout le pays.

17 juillet.

Voici le moment des adieux venu, l'heure du départ va sonner ; dans peu d'instants je quitterai ce Japon où j'ai passé des jours inoubliables, aussi heureux qu'on peut l'être, loin des siens, aux antipodes de son pays.

Venu par le canal de Suez et les Indes, je n'hésite pas à rentrer en Europe par l'Océan Pacifique et l'Amérique du Nord. Là encore il y a deux voies : la plus directe par Vancouver et le Canada, l'autre par San-Francisco et les Etats-Unis. Dans peu d'années, une nouvelle route reliera le Japon avec l'Europe par l'empire russe. En passant le détroit de Corée, on se rendra à Wladivostock, qui sera la tête de ligne du transsibérien, le plus grand chemin de fer du monde ; de là on gagnera St-Pétersbourg à travers l'Oural et les immenses plaines de la Russie centrale.

Le steamer qui va m'emmener doit faire une étape de quelques jours aux îles Sandwich ; après avoir appris à connaitre les Japonais et le sol volcanique de leur pays, je

vais donc avoir le privilège de débarquer sur celui non moins volcanique de l'Océanie et d'y faire connaissance avec les derniers vestiges de la race canaque, qui, décimée depuis un demi-siècle par la lèpre, aura probablement disparu entièrement d'ici à dix ans.

J'ai déjà pris congé de tous mes amis, de mes collègues des corps diplomatique et consulaire qui m'ont si bien accueilli, de ceux de mes compatriotes qui, par leur travail et leur honorabilité, donnent au loin un bon renom à notre patrie.

Adieu, paysages riants de l'empire du Soleil levant, adieu maisonnettes fragiles, temples cachés sous des arbres séculaires ; adieu petites mousmés toujours gracieuses mais banales, geishas élégantes et souples, adieu, tout ce monde bizarre d'un autre hémisphère qui vous laisse dans l'œil l'impression d'un éblouissement.

Je vous garderai pour toujours un délicieux souvenir, mais je suis heureux de vous quitter pour rentrer dans un pays où la civilisation est plus réelle et mieux comprise. Il y a un quart de siècle, vous admiriez les Européens, aujourd'hui que vous les avez copiés et imités, vous les regardez d'un œil fier et dédaigneux.

Octobre 1892.

P. S. — Lorsque je revis enfin le bleu Léman, les Alpes suisses, le Mont-Blanc, encadré dans le plus merveilleux des paysages, puis Genève, dominée par les vieilles tours de St-Pierre, toutes ces choses qui symbolisaient pour moi la patrie, la famille, les amis d'enfance, j'éprouvai un sentiment bien naturel d'émotion et de joie.

Tous ces pays que je venais de parcourir, tous ces peuples ou races d'hommes que je venais de voir et d'étudier, tous ces souvenirs disparurent un moment, comme une vision, comme un rêve splendide, pour faire place au simple bonheur du retour.

Après avoir fait le tour du globe, j'ai une impression bien nette, déjà ressentie après chacun de mes précédents voyages, c'est qu'on peut parcourir le monde pour s'instruire, pour apprendre à connaitre les hommes et les choses, pour accomplir un devoir, mais qu'on ne peut trouver un pays plus beau, plus heureux, plus attrayant et plus agréable à habiter que le nôtre.

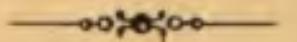
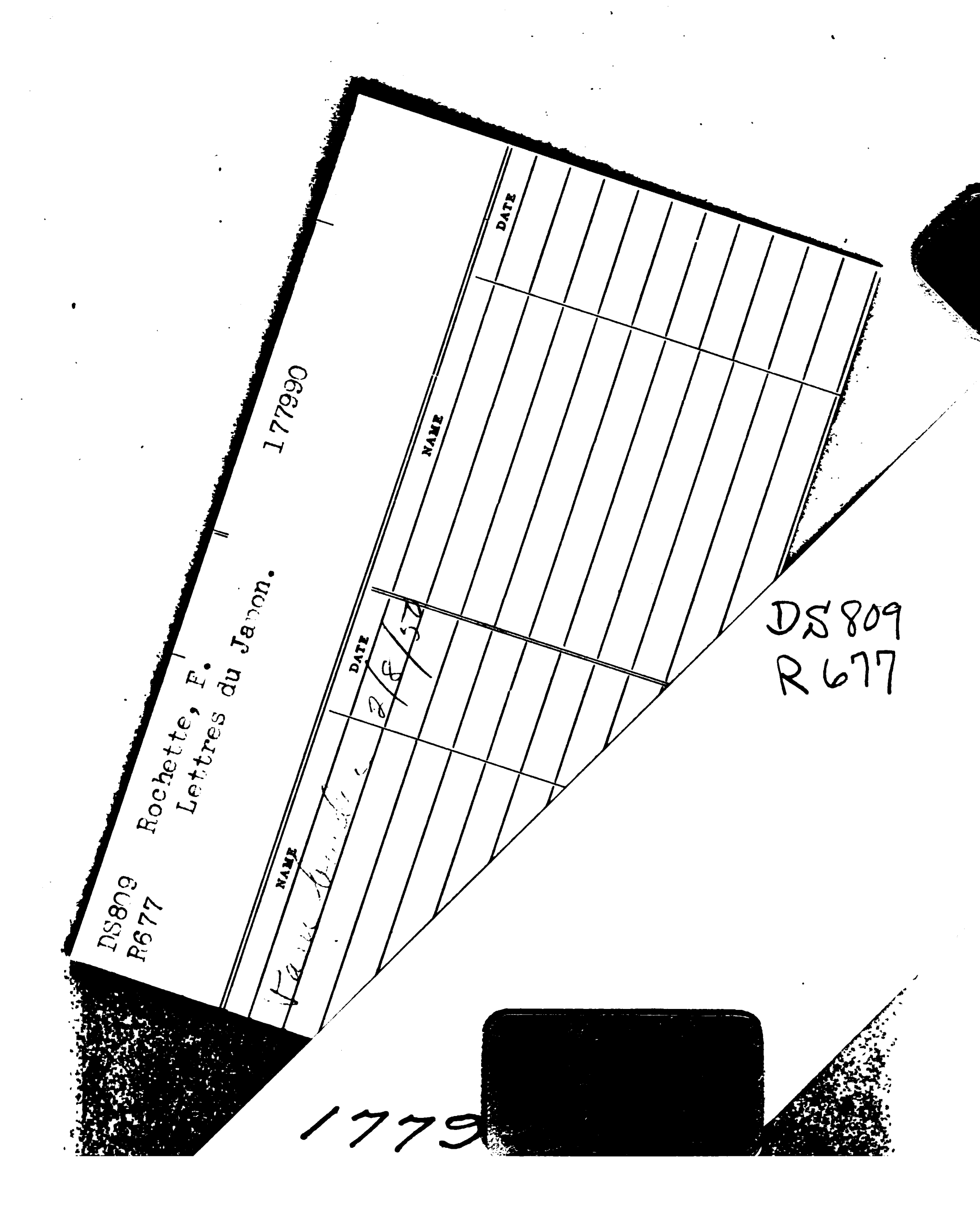


TABLE DES MATIÈRES


DS809
R677
Rochette, E.
Lettres du Japon.
177990
NAME
DATE
NAME
DATE
DS809
R677
1779